

à Monsieur le Ministre *Facel*

Donné par l'Aut.

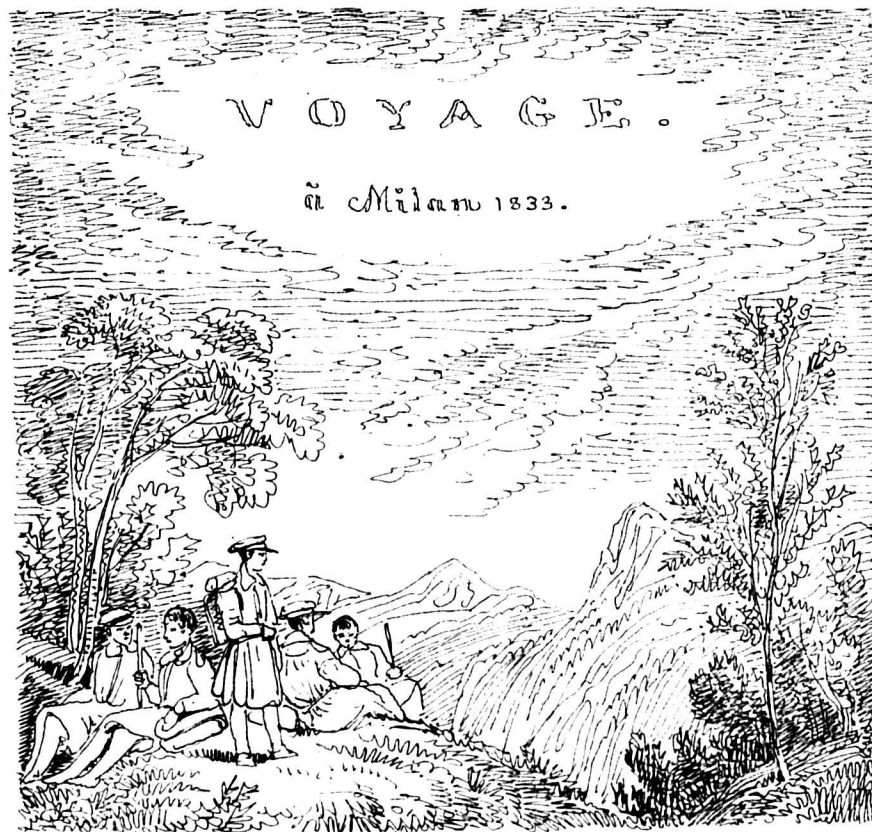




74/588

Noms

Andréoud (Alexandre)
 Ancenay (Hippolyte)
 Ancenay (Henry)
 Blondel (Louis)
 Fontanelli (François)
 Golesco (Rodolphe)
 Golesco (Alexandre)
 Gail (Richard)
 Hauser (Matthias)
 Hagerman (Gustave)
 Hentsch (Henry)
 Lowley (Robert)
 Martorelli (Lucien)
 Nodler (Ernest)
 Odier (Adrien)



des Voyageurs.

Pictet (Richard)
 Prévost (Pierre)
 Prévost (Alexandre)
 Punten (Henry)
 Sonnenberg (Theodor)
 Schoeller (Richard)
 Tavan (Alexandre)
 Rouville (Henry)
 Töpffer (Monsieur)
 Töpffer (Madame)
 Ritter (Elié)
 Sayous (André)
 Galline (Oscar)
 Marco (Domestique)

Introduction.

Il y a un air que, sur les traces d'Annibal, nous franchîmes les gorges du petit St. Bernard, puis descendus jusqu'à la cité d'Aoste le long d'un val verdoyant, nous entermines de la le ciel d'Italie, auquel nous dîmes adieu non sans quelques regret, pour rentrer dans les sauvages défilés des Alpes. Lacs, forêts, rocs, glaciers, avalanches étalaient successivement à nos yeux leurs merveilles.

Mais les objets qu'on regrette rappellent souvent à eux la pensée; d'ailleurs vingt jours de mon=tagues font désirer les riantes plaines, après qu'on s'est rassasié d'âpres cimes, de cascades brillantes, de sublimes horreurs, l'appétit revient pour les climats plus doux, pour les belles cités, pour les molles dé=lices de quelques journées de séjour au milieu des arts et de la civilisation, y compris la succulente civi=sine qui en fait l'un des plus précieux caractères.

C'est dans un de ces moments que M^r. Cöpper, appelé à faire le plan de voyage pour 1833 ouvre la Carte de Keller. Aussitôt vingt-cinq têtes entourent la sienne, et tous les regards convergent vers le petit point noir, où se mangèrent l'an passé les premières figues, la città d'Aosta. De là une route suit la base des Alpes, et traverse le Tésin ce qui fait penser à Annibal . . . Annibal! grand nom! et puis Rollin et toute l'histoire romaine . . . Chacun pense qu'il serait beau d'aller là avec Rollin et toute l'histoire romaine, tout en mangeant des figues!

Les vingt-six regards toujours attachés sur la carte, suivent au delà le petit filet qui figure la route. Il traverse des villes, des villes écrites en majuscule . . . Des villes qui ont l'air si riantes, si belles, d'un aspect si nouveau! . . . si instructives, M^r. Cöpper! . . . Oh, Turin! Novare. C'est là que Marins battit les Cimbres! . . . Il puis des poivrons exquis, ajoute M^r. Martorelli

M^r Cöpper moins inflammable que ses jeunes confrères, (par nature et par position), commence néanmoins à s'enrouer. Il a une légère vision dans laquelle il voit Marins qui mange un goivron à la barbe d'un Cimbri.

Les vingt six regards arrivent entièrement fascinés sur un gros rond, énorme centre d'une multitude de routes qui s'y croisent C'est Milan! Vision: éblouissement. Un soleil d'Orient qui dore des milliers de colonnes Un dôme d'albâtre qui s'élève sur une forêt d'aiguilles élégantes Des colonnades à perte de vue, . . . statues, tableaux, Musées Une immense salle dorée qui réfléchit les millions d'étincelles d'un ballet éclatant Des airs de Rossini, de Cimarosa Et tous les interstices remplis de Sorbetti, pezzè, marcena Il n'est plus question d'Annibal! Rollin est enfoncé! Et par où retournerions nous? dit M^r Cöpper.

Alors on prend un petit filet de route, qui mène à des lacs bleus. Sur ces lacs bleus, des îles enchantées, jadis = lacs flottants où brillent des statues parmi les orangers, les citronniers et tous les parfums de flore

De là le petit filet tourne au nord, droit contre les parois des Alpes, et là se tortille en zig-zag savant Galeries, cavernes, Hospices et Napoléon dont l'ombre plane sur les sommets du Simplon. Sublime! s'écrie Champollion. Et puis dites que Napoléon n'est pas le plus grand homme de la terre, et tous les autres Rois des petits garçons! — Mais non, mon cher, dit Champollion l'ami, car — On sépare les deux champions craints qu'il ne s'en suive discussion sans conclusion probable.

Puis le petit filet arrive en Suisse Terre de liberté! On brûle son passeport, en idée, et l'on fraternise tout le long du Valais qui est fort long Le filet se perd dans le lac bleu, mais l'on y voit le sillon du bateau à vapeur qui nous ramène Ici s'arrêtent les travaux géographiques. Nul n'est curieux d'en savoir davantage, et la toile se baisse avant la catastrophe.

De ce moment le plan est tracé, et de charmants projets vivent dans toutes les têtes, à côté des conjugaisons.

et des théorèmes qui se rangent pour leur laisser une grosse place. Et pour rendre la fête plus complète, M^{ad}^{me} Töpffer vient, M^r. Ritter vient, M^r. Sayous vient un ancien camarade, notre ami Galline, accourt de Lyon pour être des nôtres ! Tous charmans que ceux-là où tout est joie, fraîcheur, attente, préparatifs, rires, où les vieillards eux-mêmes, (M^r. Töpffer et d'autres, n'ont plus quinze ans) se ragaillardissent au joyeux tumulte qui les entoure et rebrousse avec délices vers les impressions de la jeunesse.

Première Journée.

Le temps est affreux ! De tous côtés pluie et nuées. Depuis quinze jours il a fait beau, mais Baromètre notre ami nous réservait cette surprise. Il a employé toute la nuit à s'enfoncer dans son tube. Néanmoins l'on part et la caravane établie sur le bateau à vapeur, flotte entre deux eaux.

Au moment où l'on lève l'ancre, l'on s'aperçoit que le voyageur Andéoud n'a pas encore rejoint. Il n'y a plus temps de l'envoyer chercher, déjà la roue va tourner. . . . (To be, or not to be) Andéoud verra-t-il M^{lle} = lan, ou ne la verra-t-il pas ? Décidez-vous Andéoud. . . . Un pour la première, deux pour la



=conde. . . . trois pour la dix. . . . En ce moment on aperçoit sur la rive le voyageur éssoufflé, ému, étourdi, pâli et pâlissant à la vue du héman qui s'ébranle. . . . Vite, vite Andéoud ! Andéoud s'élance, mais son parapluie placé horizontalement sur son sac fait d'affreux ravages parmi la foule des badauds. Le corbin entraîne des familles entières par le collet, tandis que la pointe culbute un gendarme, caresse le nez de six bourgeois et fait choir des chapeaux. Mais Andéoud va à M^{lle} lan, car le voilà sur le pont du navire. Les bourgeois relèvent

leurs chapeaux et tout est dans l'ordre.

L'on forme sur le bateau divers établissemens. Les uns se chauffent les omoplates contre la cheminée. D'autres se mesurent aux échecs ou aux Dames. Quelques-uns s'assoient littérairement

jambes croisées et livres sous les yeux. L'Etat-Major entre en conversation, et débute en éclats de rires. A propos de quoi? peu importe. Les gens joyeux et décidés à l'être, s'accommodent de tout. Une fois l'impulsion donnée et le diaphragme ébranlé, ça va tout seul. Un rien, moins que rien, le plus piètre calembourg vous désopile à fond toute une société, et il est à remarquer qu'en aucun moment de ce voyage la matière première n'a jamais manqué, en montagne ni en plaine, par la pluie ni par le beau temps.

Pour le moment il s'agit des trésors de toilette que renferme le sac de M^r. Ritter et dont ce voyageur s'efforce de donner une haute idée. De compte fait M^r. Ritter a trois costumes et demi au moyen des habiles combinaisons qu'il prétend pouvoir opérer en permutant tantôt le buste, tantôt les jambes. C'est un calcul théorique, reste à voir les applications. Fait partie du costume complet une énorme boussole in-quarto, qui placée dans la poche de derrière, est souvent compromise et montre le Nord quand-même.

Plusieurs prétendent devoir rivaliser pour l'éclat de la tenue avec ce redoutable concurrent, entre autres le voyageur Galline qui se sent fort du poids de son sac, et argue du contenu d'après le contenant. Or les faits nous feront voir effectivement de grandes choses. Ce voyageur pro-tée, sera selon les lieux: tantôt élégant au dernier goût, tantôt bourgeois, tirant sur le marchand de bonnets de coton, tantôt parent en deuil tirant sur l'ecclésiastique ou ecclésiastique tirant sur le choutre de village, maître d'école et vigneron. Sa tête en complet désaccord avec le reste, sera tour à tour coiffée d'un chapeau de soie, d'une casquette amarante ou d'un bonnet Phrygien, tandis

que par de habiles modifications intraquadrates il portera son mollet tantôt sur l'avant, tantôt sur le côté. Le tout orné d'un parapluie à canne, à pommeau d'ivoire, et baleines faibles.

M^r. Ritter, vivement pressé de ce côté, se retranche sur son passeport et sur le signalement flatteur qui s'y lit. Nez moyen, visage ovale et teint coloré. Portrait admirable, dit-il, et tracé



Que neignent ni le beau idéal etc. etc. etc.

par une main sincère. Portrait d'après nature, sans faux, sans artifice, sans faux ornemens. Portrait tracé par ces estimables employés en Chancellerie, que n'égarent ni le beau idéal, ni le romantisme, ni les écarts bouillans d'une imagination trop féconde et trop riche. Que le nez, dit-il, ne fût pas moyen que le visage fût carré ! que le teint ne fût pas coloré ! toute l'harmonie s'en va, la beauté se détruit et mon si-

gnalement ne signale qu'une laideur blême et anguleuse. M^r. Ritter a décidément du dessus, car tous les autres passeports entrés en lutte avec le sien signalent des teints clairs. Et il est certain que des M^lles à teint clair, ça sent le blanchâtre et l'étiollement.

Quelques symptômes de famine se font appercevoir ci et là dans les propos et sur les visages. M^r. Cöpper tourne la tête et n'entend pas, car son métier est d'esquiver artistiquement les reproches de façon à en escamoter quelques uns au profit de la bourse commune. Il se sent appuyé par M. M. Ritter, Sayous et Galline, qui font des considérations morales et établissent que personne n'a faim. Après quoi ils disparaissent. M^r. Cöpper reste seul au milieu des affamés, se sent bien heureux d'a-

= voir été si bien appuyé par trois personnes si respectables.

Mais environ une demi-heure après, étant monté sur le pont, il voit sur l'avant trois personnes respectables qui se curent les dents avec mystère. Les trois personnes le voyant venir se tournent pour admirer la vue, puis filent sur les côtés d'un air honteux et jésuitique. Ce sont les trois orateurs qui, après avoir établi que personne n'a faim sont allés faire aux secondes un criminel avant-dîner. Cette conduite leur attire des apostrophes multipliées. En regardant d'autant plus vivement la rue magnifique que cachent les branillards, et pour rien au monde M. Ritter n'ôtait l'œil de sa lunette baquée sur un nuage. Ceux qui ne sont pas du secret s'étonnent à le voir s'occuper du zodiaque par ce temps. Cet avant-dîner secret est le premier chaînon d'une longue série d'avant-repas lesquels pris avec mystère, furent, dit-on, délicieux, mais précipitèrent dans la banqueroute, l'agiotage et la ruine totale, une foule de petits capitalistes.

Un gros Monsieur tout rond, d'air apoplectique, visage sphérique et teint soleil couchant d'Afrique et de Nubie, a commencé dès le départ un immense avant boire qui ne se termine que le soir à Villeneuve. Problème de Tangeage. Evidemment à voir la succession indéfinie de bouteilles; le contenu tend à dépasser le contenant. En attendant le teint se colore à mesure que l'ouïe s'enfle, et le passeport exigerait de grandes modifications que nous nous occupons de faire fictivement, mais les expressions consacrées des Chancelleries d'Etat, quelque riches qu'elles soient, manquent de plénitude et de couleur, pour signaler dignement cet homme tonneau. Aussi sommes-nous contraints



de faire de grandes innovations pour élever le style à l'excentricité de l'objet représenté. — Tournure basse pleine — Air quarteron. — Ventre à jaugeage. — Sisage boule. — Nez boulet. — Teint laqueface. Signes particuliers Un verre devant lui.

À la hauteur d'Ouch une immense table se dresse et se couvre de mets impatiemment attendus et flânant depuis longtemps. Dînent avec nous notre ami M^r. Delaplanche qui nous accompagne jusqu'à M^r. Carthy et M^r. le Posteur Diodati qui veut bien s'associer à la gaité de notre jeune troupe. Appétit flamboyant, cliquetis de fourchettes, feu roulant d'éclats de rires. Les trois personnes respectables établissent maintenant que tout le monde a faim, et conséquemment mangent comme tout le monde. Gens sans principes, moyen, teint rond.

Pendant le repas, la pluie cesse un peu de tomber, et Baromètre montre quelques intentions meilleures. Voici que vers Sévay un bateau se détache de la rive, on y distingue un Monsieur et auprès de lui un jeune blanc qui grossit, grossit et enfin nous arrive sous forme d'un gigantesque panier reculant toute une vendange qui nous est destinée. C'est M^r. Cuénod qui a eu cette jolie idée et qui accompagne ce présent bienvenu, mais l'inexorable bateau ne nous permet de jouir de sa visite que quelques instans. M^r. Cuénod repart en emportant toute notre reconnaissance et nous laissant les raisins dorés. Les trois personnages respectables établissent que ces raisins feront un après-dîner qui compensera pour tout le monde l'avant-dîner du matin, et conséquemment ils mettent la main à l'œuvre comme tout le monde. Chose inouïe dans nos annales ! Impossible d'atteindre le fond du panier tant il est copieusement fourni ; en sorte que lorsque l'heure approchant, l'on appelle au régal tout l'équipage du bateau.

Bientôt la navigation touche à son terme. Il faut songer à hisser le sac sur son dos pour pousser ce même sac jusqu'à St. Maurice. M^r. Ritter dont les théories sur le sac sont connues, entre en collision

avec le sien. L'entrevue est froide; il l'invectivait promener, n'était que son sac ne se promène pas sans lui. Sur ces entrefaites voici M. Lilleneuve et toute la bande saute sur le rivage. M^{me} Cöyffer, M^r Galline, M^r Delaplainche et un ou deux des voyageurs les plus brimborions prennent place dans l'omnibus de Bex, voiture à sériette; le reste prend place sur ses jambes et suit la route d'Origle. M^r Ritter à la vue de l'omnibus lui lance son sac à l'impériale et se livre à la joie, puis, informé qu'il risque de ne plus le revoir, il se courise, et revient tristement offrir son dos à l'ami sac qui s'y cramponne aussitôt.

Route crépusculaire et bientôt nocturne où chacun essaie ses jambes avec plus ou moins de succès. Il est reçu que les rubans d'Origle vont s'allongeant sous les pas et foumillent de lutins et magies de poche. Immense et savante discussion sur la musique, à savoir lequel l'emporte de l'harmonie ou de la mélodie. Rencontre d'un naturel irac et sourd que Fontanelli fait crier et chanter. Gouttes de pluie assez grosses. M^r Ritter annonce emphatiquement un changement de costume, quelque chose de beau, de soigné!!!. Tout se réduit à passer une blouse sur son habit. Et c'est déjà beaucoup dit-il; qu'avez-vous donc eu? C'est deux costumes dans un jour! Plus qu'un et demi! voyez donc si je continuais de ce train!

Après quatre heures de marche nous passons le pont, et quelques instans après nous sommes tous réunis à l'auberge en face d'un grand feu et en attente d'un bon souper, qui se consomme au milieu des rires sauf quelques larmes sur la droite et un oeil tigre sur la gauche. La conduite de M^r Ritter examinée à fond, ses rapports avec son sac appréciés soigneusement, l'état même de ce sac qui n'est en ordre que d'un côté et dans une immense maxmeloide de l'autre, il lui est nommé un subrogé tuteur. C'est le voyageur Gail, dit tuteur dès ce moment sans qu'il puisse comprendre pourquoi, à quelles fins, quand et comment, vu qu'il ne sait pas un mot de français.

Dispersion et couchée hâive. Les trois personnes respectables font des recherches de locaux quelconques, qui amenant des méprises à suffoquer de rires, en sorte que vers minuit, ils diaphanéisent encore par leurs chambres. Pluie à casser les vitres. Roulement de crétins. Bruit de ruisseaux. Sommeil général.

Seconde Journée.

Le reveil est assez pluvieux, cependant certains reflets chauds qui colorent les rochers de St. Maurice précèdent du plus sec. Effectivement; pendant qu'on s'habille le soleil perce les nuages et nous quittons ce lieu par le plus beau temps du monde.

J'ai commencé véritablement le voyage; aussi tous sont blanchés, accoutrés au grand complet; M^r. Galline seul conserve une tenue citadine, et semble porter ses échantillons de bonnets de coton sur son dos. M^r. Sayons, ciré par le fentre; semblerait donner dans la partie du roulage. M^r. Cöjffer, corpulent, fentre de gris et d'une démarche cassée, rappelle le manufacturier en gros, tandis que M^r. Ritter, le nez moyen et le teint coloré, ferait dans les vins. Plusieurs qui pour plus de bien-être ont ôté les ceintures de leurs blouses semblent des touristes en chemise. Un équipage qui nous devance porte M^{me} Cöjffer, M^r. Delaplanche, deux brinsboriens, et quelques sacs non compris celui de M^r. Ritter, comme il en tombe lui-même d'accord. Le tuteur est en avant revêtu d'une Anglaise en toile qui tendrait à lui donner l'apparence d'un acheteur de bœufs, ou de chevaux pour la remonte.

C'est dans cette marche que commence entre M. M. Galline et Ritter leur mémorable discussion sur les chemins de fer, laquelle reprise bien des fois n'a point amené de solution définitive,

mais a prodigieusement abrégé bien des heures de route. La marche n'est rien lorsque l'on cause; et l'on a vu quelques fois M^r. Ritter oublier jusqu'à son sac au milieu d'une argumentation serrée sur les chemins de fer ou d'un rixx faible à propos de la peau de Lapin.

La peau de Lapin est un Vanderille dont lui, M^r. Ritter, possède dans la tête le fond et la forme, et dont il parvient à insérer le conique dans toute la caravanne et à la transformer en autant de Pingot. Pingot est un sergent de ville, héros de la dite pièce, disant gravement mille niaiseries et colymbouqs que nous appelons bon gré malgré à tous les cas et à tous les objets. Une fois le type compris de tous et le branle donné, ce sont à chaque instant des rixes à ébranler le firmament. L'instrument est entre les mains de tous et il joue si bien et si souvent, qu'il faut souvent s'asseoir dans les fossés pour attendre que le diaphragme reprenne son assiette et combattre l'épuisement.

En face de Pisserache on fait une halte pour admirer cette cascade si peu admirable. Aussitôt des petites harpies sortent de terre et M^r. Köpfer les conjure en leur achetant des minéraux, sans avoir aucun goût pour la minéralogie, ce qui le porte à faire des ricochets sur l'eau avec sa collection. Ainsi le singe jetait à la mer les ducats et ne s'en trouvait pas plus mal.

Depuis une demi-heure nous sommes entrés dans un pays à rebours. Cette circonstance jointe au jeun des estomacs explique suffisamment quelques symptômes de démoralisation qui se manifestent dans ces parages. Meppius Gallina, Köpfer et Ritter tiennent la jambe assez bas, tout en dissimulant de leur mieux; le dernier va jusqu'à défier les railleries en s'adonnant à une course accélérée qui lui vaut une espèce de triomphe bien chèrement acheté. Épuisé, il vient appuyer son corps contre la portière de l'omnibus qui déjà sert d'appui aux autres . . . O malheur! Le bois vie et se rompt, et toute la société a le dos sur le pré.



Après cette halte funeste la route est reprise, mais sur un principe tout nouveau. A la voix et sous les efforts de M. M. Sayous, Galline, Tavan, Cette caravane haletante et dispersée, se ranime, s'organise, et marche avec autant d'ardeur que d'ensemble. Pouvoir étonnant de l'harmonie ! Ils ont entonné un chant de marche, et aussitôt basses, premières et seconds ténors accourent de toutes parts et viennent se mettre en ligne ; il n'est pas jusqu'aux plus infimes brinsborions qui ne viennent apporter à ce concert le tribut de leurs voix claires.

tandis que M. Ritter noue la basse et M. Toffet le fausset. L'armée arrive ainsi au pont de France qu'elle passe en bon ordre et quelques instans après débouche sur la salle à manger de l'hôtel de la Poste.

Le déjeuner est prêt et un convive nouveau est venu le partager avec nous. C'est M. François Duval qui s'est entendu avec M. Delaplanche pour se trouver sur notre route au commencement à la fin de ce voyage dont les amis de M. Liban ont embelli le milieu. Troupe d'enfants gâtés que les nôtres ! En attendant on déjeune à qui mieux mieux, bien que le beurre soit fort et que M. Toffet ait des malheurs. Ce voyageur en effet s'est enroulé la main droite, sa main droite a enroulé tous les utensiles dont elle a fait usage, et par un remède qui équivaut au mal, en s'essuyant il a enroulé sa serviette qui a enroulé le pantalon qui enroule la blouse, qui enroule le voisin, de façon que pour prévenir l'enroulement total de la Caravane il faut couper

les communications et séquestrer le pestiféré. Par ce moyen, Mr. Coffer a les cordes au large et n'en déjette que mieux, ce qui tendrait à jeter du louche sur sa conduite mielleuse.

D'autre part l'on voit sur la table s'établir un grand coucant de denrées qui parties d'un point vont s'en-gouffrer dans un autre. Le gouffrer c'est le voyageur Pictet qui manifeste dès lors cet appétit flamboyant et tenace auquel il dut beaucoup de jeuns affreux, beaucoup de brocards, et beaucoup de côtelatres. Le voyageur Pictet est arrivé à cet âge intéressant où le corps déjà allongé en gaule reclame impérieusement de quoi se pourvoir dans les autres dimension, et s'adresse pour cet effet à l'estomac, qui s'adresse à l'entendement, lequel donne ses ordres aux machoires lesquelles broient sans relâche et sans pouvoir jamais élever la consommation à la hauteur de la demande. Aussi malgré le coucant de denrées, le voyageur Pictet, s'allonge-t-il indéfiniment sans grossir le moins du monde.

Ce déjeuner consommé l'on hisse les sacs pour entrer dans l'étroite vallée du Grand St. Bernard. Après avoir pris congé de Mr. M. Delaplanche et Duval qui nous ont accompagnés à quelque distance nous traversons le bourg, et bientôt tournant à gauche nous remontons par une route escarpée le cours de la Drance. Le temps est superbe et le pays riant. Dès la Galerie de St. Branchier nous voyons un premier détachement des élèves des Jésuites de Fribourg, lesquels fument la pipe à la barbe de leurs supérieurs en soutane, qui ont bien de la peine à les suivre.

Notre troupe se divise aussi en plusieurs détachemens qui sont successivement abordés par une espèce de chasseur-brigandeur. Cet homme armé d'un bon fusil prend tout à tout différents ran-gages selon la force des divers détachemens. Avec les Grimborions





Les Jésuites. — Galerie de St. Branchien.

il lui faut un franc, sans autre explication si ce n'est son fusil sur l'épaule. Avec les détachemens mo-
-yens il insinue poliment qu'il serait plus sûr de lui donner un franc, d'autant qu'il a son fusil sur l'épau-
-le. Avec les détachemens vigoureux, il mendie basement, et se donne pour un tout misérable chasseur qui
vit de ce qu'il tue, et qui ne tue rien, de manière qu'il serait déjà mort sous les Missions charitables. Par
ce procédé si simple cet honnête homme lève un tribut sur la Caravane et ne manquera pas de boire à sa santé.

Les sacs commençant à peser (demandez à M^rs Ritter) l'on fait différentes spéculations avec les char-
-rettes que l'on rencontre. A peine délivré du sien, M^rs Ritter se met contre toute attente, à marcher
plus lentement qu'auparavant. Interrogé sur ce phénomène il répondra qu'à peine délivré de ce poids
objet qui lui retenait enfoncée dans l'ornière des chemins ceux, son âme affranchie s'est livrée à
une poésie de cloix de lune qui a dû ralentir sa marche. Si on croit d'après cette réponse métaphysique,
que de honteuses haltes, ont dû lui ralentir encore bien plus.

Liddes est déjà connu et signalé dans nos voyages comme un pays où l'encre affreux; outre qu'on
n'y arrive jamais qu'au cloix de lune, ce qui provoque encore d'autres illusions. Sommes-nous bien-
-tôt à Liddes? — Eh, pardi vous y êtes. — Où est l'auberge? (car on ne voit que des prés). — C'est
plus loin. Ici c'est Liddes la Commune. — Plus loin, même réponse: Vous y êtes mais c'est Liddes la
paroisse. — Plus loin: vous y voilà; mais c'est Liddes-dessous. — C'est ensuite Liddes-la Cha-
-pelle. — Vient enfin Liddes-dessus — Et puis plus loin, l'auberge!! Nous arrivons annihilés.
Pictet a un jeun congère. La tutene cligne. Schöllli s'accorde. Ancenay rêve. Prunten parle.
Hanser s'opresse. M^rs Töpfer se cambre. Andeoud s'affaisse et Tavon se frotte les mains.
Quiconque chanterait une marche dans ce moment, se ferait assassiner.

Les bonnes gens de l'auberge presque aussi simples et honnêtes que les gens de la Prétigue

apprêtent notre souper. L'hôtesse ressemble à Baucis quand vivait. Vous n'aurez point de viande, mes bons Messieurs, (Pictet pâlit) mais on fera son possible. Voilà, si on avait su on aurait tué. Mais voilà, on n'a pas su, alors voilà. On est bien fâché.

Cependant la table est dressée, si étroite que les nez se touchent, et si courte que les coudes se haussent mais l'on est assis, et l'on mange, en sorte qu'à côté de ces deux plaisirs, tous inconvénients accessoires ne s'apprennent même pas. Un énorme chien du St. Bernard se promène sous la table, faisant aigre pour écarter nos jarrets, et goûtant, à ce qu'il paraît, un plaisir extrême à s'y lustrer le poil.

Bientôt l'on prend le chemin des lits. Chose rare! Il s'en trouve deux de trop. C'est un grand malheur, dit M^r. Ritter, mais dont je profiterai. Et moi aussi, dit Galline affligé. Nuit bonne, excepté pour M^r. Töpffer qui couche au sommet d'un matelas conique.

Troisième Journée.

Le départ est très matinal, partant très froid, quoique un beau soleil reluit sur les pâturages de la vallée et en pompe la rosée. Nous croisons des familles de montagnards qui descendent avec leurs troupeaux. A notre vue les chèvres effrayées grimpent sur les côtés de la route, puis se retournent pour nous regarder curieusement; les genisses veulent rebrousser, les moutons passent tête baissée et les bons bergers nous saluent cordialement.

Insensiblement on atteint ainsi le bourg St. Pierre, dernier village de la vallée, l'un des plus élevés de l'Europe. On en sort par un misérable pont de bois, jeté sur un affreux précipice, dont

M^r. Ritter mesure scientifiquement la profondeur au moyen de la chute d'un corps et de son garde-temps pendant que la boussole montre le nord quand-même. Ces travaux excitent l'attention d'un vieillard, lequel apostrophe vivement la société en ces termes : Et savez-vous bien que ce pont-ci est des anciens temps ? —



Vraiment ? — Pour sûr, voyez-vous pas cette pierre avec des chiffres ; c'est Charlemagne ; et ce pont aussi, tout, tout !! — Vous en êtes bien sûr ? — Ah, parodi ! c'est du temps qu'il allait par pays, tantôt du nord, tantôt du midi, plus de trois cents ans en arrière. Et puis pour sûr. Ah ça bon jour. Au revoir. Et le bonhomme s'en va en ruminant son Charlemagne fabuleux.

Plus loin c'est un autre naturel tenant par la queue son mulet ^{bien} bâté. — Si vous mettiez vos sacs dessus ? nous dit-il. — Avec plaisir. — Apportez, apportez, la bête est forte ; dites-voic à ces jeunes d'apporter. Nul ne se fait prier et et bientôt le mulet est caché sous une montagne de sacs. La conversation s'engage alors avec ce naturel aussi sensé qu'affable.

Êtes vous riches par ici ? — Bien ; on n'a que ses bêtes et des bouts de grés, mais on n'est pas pauvres non plus ; j'entends qu'aucun ne souffre. Et puis voyez-vous, par ces montagnes on n'a pas grands besoins, pour ainsi dire, de façon que riche ou pauvre, moyennant qu'on ne souffre ni de faim ni de froid, c'est à peu près de même. — Venez-vous vieux ? — Pas pour dire, par rapport à l'humidité. Mais le peu qu'on vit, on vit robustes et sans grand mal. Et puis que voulez-

vous ? on meurt quand le bon Dieu vous retire. Faut bien faire place à un autre. — Avez-vous des fêtes ? — Oh que oui, qu'on en a. Tous les Dimanches ! — Comment ça ? — On va voir ses bêtes aux montagnes, après messe. Voilà que toute la Commune s'en va en troupe, vous concerez, des familles, et puis on cause. Si bien qu'on arrive où sont les bêtes. Du plus loin qu'elles vous voient c'est des gambades, et puis des gambades. Elles serions des centaines, que chacune vient à son maître par rapport au sel qu'il a dans sa main. Ça fait plaisir. Celles qui ne voient pas leur maître, du plus loin ne bougent pas. Elles sont tristes, vous concerez. Alors voilà qu'on leur tient compagnie par les hautes tout que le soleil d'une après quoi on revient de même, leur disant bonjour jusqu'à l'autre Dimanche. — Sont-elles seules là haut ? — Oh là oui. Seulement qu'à tour on les visite.

Voilà les fêtes de ces bonnes gens. Notre homme continue à deviser d'une manière qui nous intéresse infiniment, et, à tout prendre, il nous paraît un des plus vrais philosophes qui se puissent rencontrer. Au reste, et c'est un des avantages des voyages à pied, aborder ces paysans, ces montagnards, faites les causer, vous apprendrez toujours quelque chose d'utile, sans compter que leur manière naïve de dire, est à elle seule intéressante. En général les paysans savent peu mais ils savent bien, car toute leur science est d'expérience. Ils divagueront sur Charlemagne, mais ils parleront des choses et des gens du pays avec un sens juste et droit bien supérieur à celui des habitants des villes en qui une demi-instruction ne sert qu'à altérer les notions naturelles.

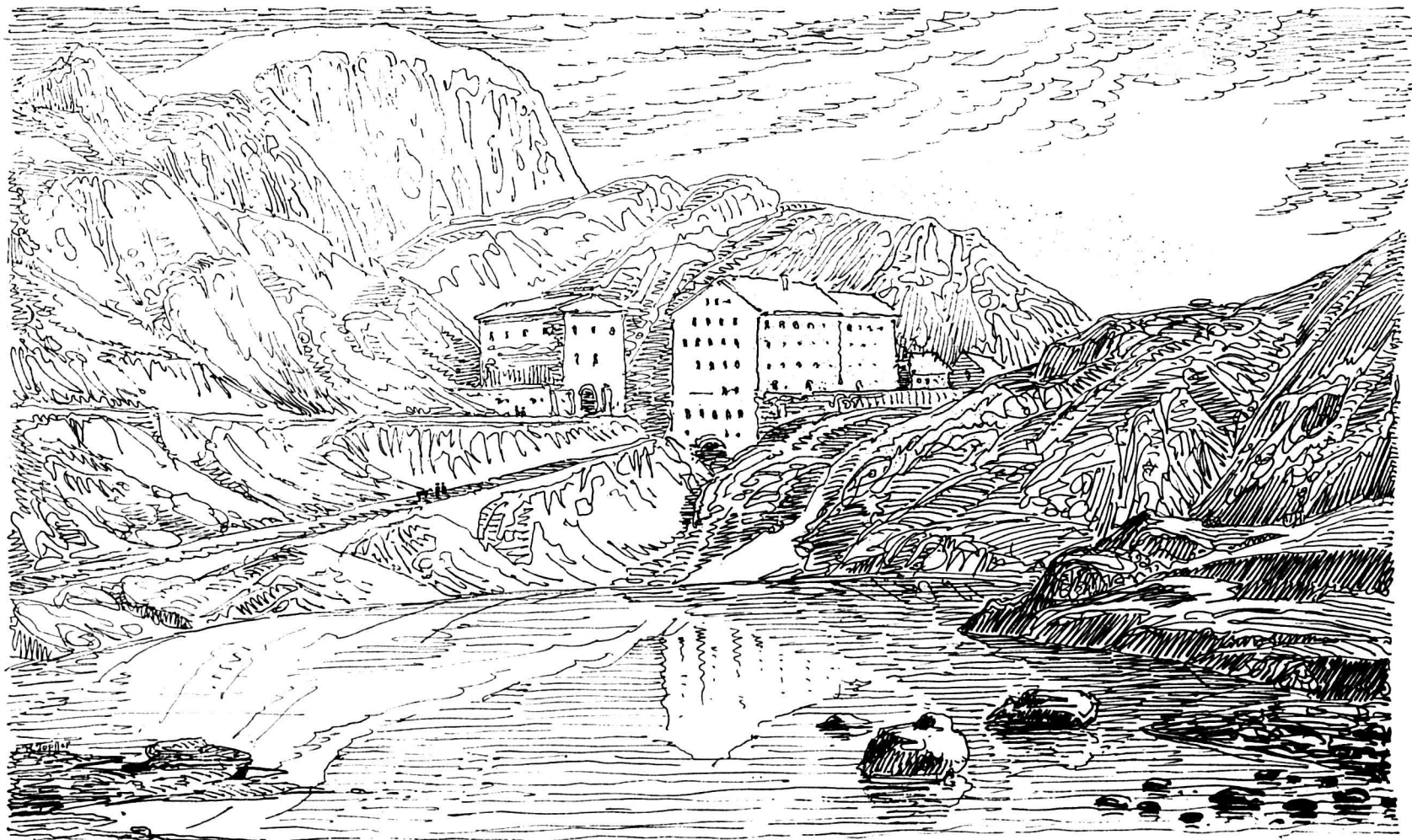
Sur ces entrefaites l'on arrive à la Cantine; c'est une maison qui est placée à moitié chemin entre St. Pierre et l'Hospice, où auparavant on n'en rencontrait aucune si ce n'est un peu plus loin un petit mortuaire, où durant l'orage les vivants étaient souvent contraints de chercher un refuge à côté des morts. Dans ce moment nous y voyons le cadavre d'un jeune homme qui s'était assis sur

le rocher voisin y fut pris par le sommeil et ne se réveilla plus. Notre homme nous raconte le plus tranquillement du monde comment faisant le transport des lettres il a été deux fois pris par l'avalanche et sauvé par miracle. Ces petits événements lui semblent tout ordinaires. Et puis, dit-il, autant vaut finir ainsi qu'ainsi. — Et que faites-vous dans votre avalanche? — Je me faisais glace tant soit peu pour souffler un coup. Et puis je comptais que l'autre qui était avec moi n'avait peut-être pas été pris, tout comme aussi que les Maconniers devaient passer avant le soir et que les chiens ne me manqueraient pas, étant sur le bord de l'avalanche. Et ça ne manqua pas.

Le temps si radieux le matin s'est obscurci. Des nuées s'élèvent de toutes les gorges voisines, et un vent glacé chasse vers nous quelques ondées. M^r Cöpper ouvre son parapluie qui accouche... d'une souris. Le petit animal était pris entre la baigne et le toffetas; liberté lui est rendue et il va rejoindre ses compagnes qui abondent dans cette vallée sauvage.

Bientôt l'on atteint les neiges qui dans ce moment réfléchissent un soleil éblouissant que l'œil peut à peine supporter. Toute la troupe suit à la file la trace des premiers. Plusieurs sont annihilés par le jeûne, la pente, l'effort, mais l'espérance d'apercevoir bientôt l'hospice les ranime et les repose. Enfin l'on arrive sur la dernière chaussée, les bâtimens se montrent, puis les chiens, puis les Pères qui nous font cet accueil aimable dont nous avons joui déjà tant de fois. Transis de froid, nous trouvons un bon feu; affamés, nous voyons la table qui se prépare, et en attendant le Prieur nous entretient de mille choses curieuses ou intéressantes.

Le repas est exquis. Nous le partageons avec quatre figures toitures, qui s'inclinent pour toute réponse. Comme ils ne parlent point entre eux, impossible de savoir s'ils parlent une langue quelconque. Suite à l'Eglise, aux antiquités, aux chiens et au cabinet de physique, où une machine électrique



L'Hospice du côté d'Italie. 1804.

est mise en branle pour notre service. L'on fait une grande chaîne à laquelle une bouteille chargée donne une vigoureuse commotion qui rompt les anneaux au milieu de grands éclats de rires. Nous voilà électrisés pour long-temps et traités par avance contre toutes paralysies futures.



Andéoud partage son parapluie avec Fontanelli. 1834-1837



Après avoir pris congé des bons Pères, nous descendons le revers opposé du col par un temps menaçant. Pluie et gresil. Dès les premiers pas M^r. Cöyffer trouve par terre un utensile d'argent dont il se fait un magnifique pommeau de canne. Andéoud partage son parapluie avec Fontanelli, mais de façon que l'on croirait plutôt que c'est Fontanelli qui ne partage pas son parapluie avec Andéoud. Le voyageur Kentsch s'enveloppe dans une quérîte en toile cirée. Le tuteur s'égoutte. Gallina se bat le nez des baleines faibles de son parapluie. Martorelli se trempe d'autant mieux qu'il découvre que la toile cirée de son manteau absorbe comme une éponge. M^r. Ritter se protège d'un corbin percé. Il cherche des amis et la paix, mais attaqué continuellement par le voyageur Martorelli, il ne trouve que guerre, balles de neige, hostilités, et affreux déchirements . . . à son parapluie. Son ennemi lui offre la paix contre un tribut de figues, mais il refuse, malgré les conseils de M^r. Cöyffer qui lui conseille d'user de la foi junique jusqu'après tout. Annibal a passé par là. Foute de quoi, son parapluie finit par laisser passer le

joue comme ferait la coupole d'un temple, en sorte que ce voyageur chemine inondé de lumière et de pluie.

Mais bientôt la guerre cesse et le beau temps revient. Les cimes de ces magnifiques montagnes sortent d'entre les grises nuées et tout serait poétique n'étant la discussion sur les chemins de fer qui vient de se rallumer pour ne s'éteindre qu'à la douane de St. Remy. Après avoir été fouillés par des Aristides qui sentent la pipe et l'eau de vie, nous allons descendre dans une auberge à deux trains; Marcot le père par ci, Marcot le fils par là, et Marcot la mère à gauche. Des chambres partout, des escaliers nulle part; témoin Rouville et son échelle.

En attendant le souper on fait des jeux d'esprit qui se terminent en jeu de lapin, c. a. d. en rires inextinguibles. La couchée est fantasmagorique. Il y a des dormeurs à tous les points cardinaux. Escaliers à jour. Parois fendues. Recoins noirs, hommes barbus, à l'œil reluisant dans l'ombre. Et en bas tous les Marcot qui rient, essuient et s'apostrophent.

Quatrième Journée.



De bonne heure on quitte St. Remy pour gagner la cité des figues. Les Hôtels Marcot, père, fils et mère, vomissent les voyageurs par les portes et fenêtres; Rouville descend l'échelle, M^r. Coiffier l'escalier tournant, quelques uns couchés au dessous du niveau du sol remontent vers la surface de la terre, et tous se lancent sur Aoste, légers et dispos, sauf le jeûne qui

va bientôt en démoraliser plusieurs.

À Etroubles, Carabiniers Royaux très polis, très comme il faut. C'est en général le caractère de cette espèce de Gendarmerie si redoutée dans les États Sardes; mais dont nous n'avons jamais eu à nous plaindre. Avec ça, on aime autant n'avoir pas avec eux des rapports trop fréquents, d'autant plus que munis d'assez grands pouvoirs, ils ont comme le chasseur brigandeur, une très belle carabine à l'appui de tous leurs raisonnemens. La carabine est un argument qui en vaut bien un autre, bien qu'Aristote l'ait oublié dans sa dialectique.

M^r. Pitter a des théories sur les haltes et les harrées; M^r. Cöyffer en a sur les autorités con-

=stituéées et il en fait à sa conduite une constante applica=
=tion. Dans les pays où la loi et l'autorité sont deux choses
distinctes, M^r. Cöyffer se contente d'être en règle, bon pas=
=seport et point de contrebande. Alors il voyage le chapeau
un peu de côté, par façon de dignité de l'homme, et s'il
voit passer une autorité il salue ou ne salue pas, selon
qu'elle a l'air rogne ou bon enfant. Mais dans les pays
où la loi et l'autorité sont tellement peu distinctes que la
loi n'est que l'autorité en personne, M^r. Cöyffer voyage
tout autrement. Droits de l'homme, dignité de l'homme,



il laisse tout cela à la frontière, redresse son chapeau, et le tient un peu sur l'arrière de l'occiput à la façon de Nicaise qui n'inquiète jamais aucune autorité. S'il voit un Carabinier Royal, il presse un peu le pas pour ne pas le faire attendre, il répand sur ses traits un air de soumission

approbatrice de toutes mesures qu'il plairait au trop bon carabinier de prendre, il tend son passeport d'une main et de l'autre tient son chapeau très bas, tandis qu'il incline légèrement son dos en façon de loyale subjection. S'il rencontre un curé il salue avec une respectueuse sainteté et fait bien comprendre à son air qu'il est plein de bon vouloir pour le clergé. Au plus moine conserit qui le fixe il répond par un regard qui semble admirer son uniforme et sa tenue; au plus sale donanier il témoigne vénération et confusion de la peine qu'il prend de le fouiller. Enfin purgeant son esprit par la terreur selon le précepte d'Aristote il se purifie de toutes pensées libérales ou jacobines, de tous propos sentant la république ou la charte; de tous complaisants ou refraains exprimant quelque chose ou rien du tout. Telles sont les principales applications de cette morale qui mériterait d'être connue.

Messieurs Galline, Ritter et Cöjffer qui forment l'arrière garde pendant toute cette matinée se permettent à Etroubles une légère halte pour se procurer du pain, du tabac de la Régie, et pour un changement de costume qui, faute de local, a lieu en pleine rue. L'on peut voir ces trois Messieurs en petit négligé du matin changeant de bas et passant des blouses au coin de la grand' place.

Repartis plein d'ardeur ils font de grands pas afin de regagner le temps perdu. Mais bientôt tous se sentent en eux mêmes que les grands pas ont ce désavantage, c'est qu'ils fatiguent plus que les petits pas, en sorte qu'ils ralentissent comme d'un commun accord. Bientôt M^r. Cöjffer apercevant qu'Andéoud est en arrière: Nous devons à Andéoud, nous nous devons à nous mêmes d'attendre Andéoud, qui marche sans compagnie et sans défense. L'humanité le veut, dit M^r. Ritter, l'exige, ajoute M^r. Galline; et tous trois se couchent sur le pré, pour Andéoud.

L'humanité le voulant, ces trois voyageurs continuent à attendre Andéoud tout le long de la route, et même lorsque Andéoud est bien en avant. Or, rien n'engendre les haltes comme les haltes



elles-mêmes; aussi ces trois voyageurs tombent dans un état de dégradation complète, haltant à tous les dix pas, toujours par égard pour Oudesud, et se riant immoralement de leur propre corruption. Par malheur encore, M^r. Ritter, vient à trouver un raisonnement nouveau qui fait sur ces trois nards enracinés un effet si puissant que ni honneur, ni hon=le, ni principes ni souvenirs de famille ou de patrie ne peuvent plus les faire bouger, une fois qu'ils se sont étendus sous les noyers.

Voici le raisonnement de M^r. Ritter, raisonnement spécieux s'il en fut, et qui a perdu et perdrait tous les piétons qui auront le malheur de le connaître: Au fait, que recherche-t-on en voyage? Le plaisir: Or, dix minutes de halte en route, représentent une somme de plaisir dix fois plus forte qu'une heure de séjour de plus, une fois à l'auberge. Vingt minutes, que deux heures. Cent minutes, que trois heures. Quarante minutes que quatre heures, et ainsi de suite indéfiniment. Donc, dix minutes de halte que vous ne faites pas en route, n'aboutiront qu'à vous faire arriver à l'auberge dix minutes plutôt; ces dix minutes s'iront noyer sans profit dans l'heure de séjour et il ne sera plus en votre pouvoir de leur redonner ce charme pi=quant qu'elles avaient sous les noyers. Ainsi parle M^r. Ritter et ses deux compagnons l'écoutent, ravis, convaincus, frappés; en sorte que sans la faim qui les ronge et combat les sophismes, ils halteraient encore.

Ils se lèvent donc et font une marche un peu soutenue, talonnés par la faim. Toutefois leur âme émue ne peut soutenir l'idée d'aller tout d'une traite à Aoste. Il nous faut au moins, dit M^r. Ritter, jouir quelques instans de ce premier coup d'œil d'Aoste, si pittoresque, si poétique, si nouveau, dit Galline,



et puis le Lépreux! ajoute M^r Cöjffer. Et les voilà qui, à la porte d'Aoste, s'asseyent sur une borne, la face au soleil et le dos au Lépreux!!!

Arrivés enfin à l'auberge, ils rejoignent le gros de l'armée qui y est depuis une heure, les pieds sous la table. Aux brocards, ils répondent: qu'il fallait bien attendre Andéoud! — Mais Andéoud vous attend ici. — à la bonne heure, mais le premier coup-d'œil d'Aoste? — Mais l'avez-vous regardée, Aoste? — Non; mais écoutez le raisonnement. Suit le raisonnement qui leur ferme la

bouche, jusqu'au déjeuner qui arrive.

Beurre fort. Pains à l'anne. Miel par les manches. Bâtons élastiques. Un grand courant central vers Pictet, miné comme un trapiste, et pôle comme un Pythagoricien. Contre-courant vers M^r Cöjffer. Remou vers Champollion. Petit filet vers Hagermann. Plusieurs font dériver les filons du grand courant vers leur propre usine. M^{me} Cöjffer disparaît derrière une rangée ^{immense} de cafetières.

Après le déjeuner on se dispose à visiter la ville. Mais voici que le secrétaire du Commandant militaire de la Province vient nous annoncer très poliment que notre passeport contenant une irrégularité, il nous est enjoint de rebrousser promptement vers la Savoie. . . . Pendant ce discours la caravane a fait cercle. Je vois, ajoute Monsieur le Secrétaire, que cela vous contrarie. . . . — Mais . . . un peu! — Écoutez, venez tous, tous avec moi chez le Commandant, peut-être qu'en vous voyant il vous laissera passer. Et puis j'y ferai mon possible. Et nous voilà tous en marche, à la suite de l'obligeant secrétaire qui nous introduit au château au travers des gardes ébahis.

C'est là le cas, pour M^r Cöpper d'appliquer sa théorie. Aussi faut-il le voir saluant comme autorités constituées tout ce qui bouge autour de lui, souriant à tout ce qui baragoinne, et enfin réservant tout ce qu'il a de plus moelleux pour ce bon Commandant militaire de la Province qui du bout du doigt, et pour une faute d'orthographe, peut barrer le chemin à vingt-neuf voyageurs; leur voler leurs légitimes valises, et les renvoyer en classe par le plus court chemin. Heureusement l'excellent Commandant militaire de la Province, d'abord roque à faire trembler, finit par se laisser amadouer, et nous congédie avec permission de passer outre.



Après cette séance, on se disperse pour vaquer à différentes emplettes. La plupart s'achètent des bonnets de fil ou de laine à la mode du pays. Le Sieur Fontanelli ayant donné dans le bonnet rouge, M^r Cöpper en joliti, et le lui fait vite ôter crainte qu'il n'effarouche quelque autorité constituée, comme l'écarlate un taureau. D'autres emplettent des pastilles d'un goût inconnu. M^r Galline demande dans une boutique des bas de laine, il lui est répondu qu'on en a bien, mais qu'ils sont en fil oseille.

M^r Cöpper a fait deux entreprises de chars. L'une pour les brimborions sous la conduite de M^{me} Cöpper. L'autre pour les sacs sous la conduite d'un mulétier. Tout étant réglé, les chars partent et le reste de la Caravane suit sur ses pieds. M^r Ritter paraît vêtu d'un pantalon à bande noire qui siffle sous le frottement. Il ne doit plus guère lui rester qu'un demi costume.



Le Val d'Aoste, après Châtillon.

Durant cette route, la Caravane reste réunie, s'occupe comme en plein salon de jeux, mêlés de concerts vocaux, en telle sorte qu'elle avance sans haltes et sans fatigue. Les trois brâimards du matin revenus à des sentiments meilleurs suivent le bon exemple, et renouvellent le raisonnement fatal. Lorsqu'on arrive à Châtillon, la nuit couvre depuis longtemps la vallée, mais M^{ad}. Töpffer a tout fait préparer, et repos et vivres nous attendent autour de la table. J'ai commencé les fresques au lieu de papiers peints, c'est le cachet italien auquel l'ail et l'oignon employés avec profusion dans les mets, mêlent le cachet Piémontais.

Les chambres sont inégales, les draps aussi. Quelques uns qui ont voulu approfondir prennent peu, et réclament de l'autre linge. Autre linge leur est donné, qu'à cela ne tienne! Petit grog à cinq dans la chambre de M^{ad}. Töpffer.

Enquatrième Journée.

Le val d'Aoste est un des plus délicieux vallons qui se puissent voir. Tantôt large et riant, tantôt encaissé entre de sombres cimes, il offre les aspects les plus variés. Mais c'est surtout dans cette partie qui s'étend depuis Châtillon à Ivree qu'il offre le plus de beautés. C'est d'abord un pays sauvage et solitaire où, parmi des rocs noirs, de magnifiques châtaigniers ombragent quelques huttes de charbonniers. Plus loin ce pays se resserre et ne laisse plus passage qu'aux eaux de la Doire et à une route en corniche qui débouche dans les prairies de Vercuz. Alors le fleuve coule tranquille dans un lit bordé de saules et de noyers, et ses flots baignent des collines plus douces que couronnent d'antiques madures. Après Vercuz de riches terrasses portées sur des petites colonnes en maçonnerie ombragent la base des montagnes tandis que la vallée se rétrécissant de nouveau semble se terminer contre la paroi de rochers où s'adosse le Fort du Bar. Mais surtout

il n'est pas de pays plus agréable pour le voyageur à pied. Après Ooste, plus de Commandant militaire, plus de Carabiniers mais des campagnes paisibles, des routes agrestes ignorées encore des chaises de poste, partout des ombrages qui vous appellent à eux, et pour quelques sous des provisions de fruits exquis et rafraîchissants. Il semble que dans ce pays ferme l'on voyage chez soi, et la vie du piéton y est en quelque sorte plus confortable que celle de l'homme en carrosse.

Un moment où nous quittons Châtillon le sac sur le dos; un bonhomme qui a un char et un mulet, nous intente des propositions séductrices, tendant à soulager nos dos au détriment de sa bête. Ceci mérite réflexion. En fait de tentations quand on réfléchit on est déjà vaincu; aussi les sacs ne tardent pas à tomber pile mêle sur la charricette où le bonhomme les arrange et les aligne. Pendant ce temps les mêmes trois personnes respectables du bateau à vapeur disparaissent tout-à-coup, ce qui donne à penser.

Par un grand malheur, il s'est trouvé qu'à Châtillon les accordions ne coûtent que dix sous, ensorte qu'une foule de voyageurs se sont pourvus de ce petit instrument. Il s'en suit un déplorable concert tantôt sinistre-tané, tantôt successif, toujours plaintif et désolant. M^r. Cöpper en particulier s'efforce de faire de faire des progrès désastreux dans son art, sans songer que chacun de ces progrès a coûté des heures d'angoisses à chacun des cinquante-six tympanes qu'il écorche.

Au sortir des bois de Chataigners où nous n'avons rencontré que quelques charbonniers peu rassurants nous traversons un village dans lequel notre passage paraît produire tout l'effet d'un immense et mémorable événement. Une femme surtout ne peut contenir les sentiments qui l'agitent intérieurement: Ô la belle jeunesse!! Je vois bien que vous êtes tous des noblesses, élevées dans les grades et dans les dignités! Combien d'instruction, et puis bien propres! Des



princes et des Marquis ! Oh la belle jeunesse !! Et la pauvre femme n'en peut pas revenir.

Plus loin nous descendons la route en corniche, taillée dans le roc, sans trop de difficultés inouïes, à ce qu'il nous semble. Néanmoins une inscription latine entasse les hyperboles pour faire comprendre qu'un Roi de Sardaigne seul a pu vaincre ainsi la nature elle-même et percer cette intentatam Romanis viam. C'est la phrase consacrée dans ce pays pour les ouvrages de ce genre. A la vue de l'inscription, Champollion qui réclame pour son héros Napoléon tous les grands ouvrages, s'indigne et philippise à coups redoublés sur les Rois de Sardaigne qui s'attribuent cette route. — On lui fait observer que son éloquence porte à faux car la date montre que la route existait avant que Napoléon fût au monde. — Mais Champollion qui ne conçoit pas qu'une route faite à la mine puisse venir d'un autre que du grand homme, n'en philippise pas moins à droite et à gauche, d'estoc et de taille, à tort et à travers, en long et en large, jusqu'à complète évaporation de sa bile généreuse.



Cependant M. Cœffler cherche la note sur son accordion, et prévient ironiquement ses amis, qu'il la trouvera, qu'il veut la trouver, car il s'agit de leurs plaisirs encore bien plus que du sien propre.

Non loin de Verrez, dans un site solitaire, nous trouvons paisiblement assis devant sa hutte un philosophe qui refait sa culotte. Comme nous regardons curieusement sa petite cabane misérable mais propre, je me la suis bâtie, nous dit-il, et on vit là tout de même. — Mais l'hiver ? — Pour l'hiver je couche dans cette autre en pierre. Je fais là ma cuisine, quoi enfin, ma petite vie, et puis je recouds ma culotte. — Vous avez l'air content. — Oh là, tout de même,

et puis le temps est beau. — Quel métier avez-vous? — J'attends le charbon qu'ils font par là haut et puis je le vend. Voilà tout. Et en attendant je refais ma culotte — Allons; conservez-vous gai et content; et voici pour bon à notre santé. A la vue du franc qui lui est donné, le philosophe entre en joie. A peine il en peut croire ses yeux et volontiers le prendrait pour un bouton de culotte. — Me voilà riche pour longtemps! Bon jour à tous! Bon soir, Bon jour!... Ce bonhomme content de son sort avec deux huttes et une culotte est un spectacle qui en vaut bien un autre.

A vrai dire, les philosophes de profession sont dans les villes. Ils font des livres, tament des idées, relèvent des abstractions; les philosophes pratiques sont par les montagnes, ils taillent des ceps, mesurent le charbon, vivent contents et retapent leurs culottes.

Quelques moments après nous sommes à Verrez, beau village dominé par de superbes ruines. L'air est ardent, aussi ne se livre-t-on à aucune récréation avant le déjeuner qui arrive bientôt. L'air des mets, des hôtes, des valets, tout présage des symptômes, mais M^r Cöpper renvoie les inquiétudes après boire et mange d'autant. Lait rare, servi dans des soupières. Pain croustillant. Emmielléments partiels. Grand courant central qui ressemble à une débâcle.

M^r Galline propose à M^r Cöpper qui est barbu comme un jeune France d'essayer du barbier de l'endroit. M^r Cöpper consent à condition que M^r Galline en fasse l'épreuve. Ils descendent donc dans un petit antre, où un petit nain sort de dessous terre et leur pose un linge au col. Il se met à raper la face de M^r Galline, qui, pour ne pas priver son collègue du même plaisir, devient bleu de



douleur, mais ne dit rien. De cette façon M^r. Cöyffer est râpé en contre épreuve. Osis sur la sellette fatale, il se repent amèrement et hurlerait, n'était la peur d'être entamé par le petit nain qui est tout froissé d'ail.

Au retour ces Messieurs passant devant un étalage d'estampes, font l'achat de la grande Harpie du Pérou, à queue de poisson et face humaine, avec la date et l'explication, pour en faire une offrande d'amitié à M^r. Ritter. Celui-ci reçoit le cadeau avec douleur, ne pouvant faire mieux, et remarque avec peine que le papier n'en est pas même de nature à être utilisé. Je remercie infiniment, dit-il, mais c'est une affreuse offrande et je ne ré ponds de rien.

Le moment fatal arrive, M^r. Cöyffer demande le compte. L'hôtesse est gracieuse; il tremble... 40 sols par tête!!!! Il défaille alors, et ne revient à lui que pour apostropher cette harpie mille fois plus funeste que celle du Pérou qui ne dévorait que des bestiaux. Mais il éprouve ce qu'il a éprouvé tant de fois, c'est qu'on ferait plus facilement lâcher prise à un bouledogue qu'à une hôtesse aguerrie. Les hôtes sont traitables parfois, les hôtesse jamais. Race avide et perverse; éponges insatiables, voleurs de grand chemin, aussi à craindre et plus durs que les autres; témoin ce qui s'est passé sur la route du St. Bernard quelques jours avant notre passage.

C'est un Belge qui montait tranquillement, ses ducats dans sa poche. À certain coin où le sentier passe entre deux roches il voit deux fusils braqués sur lui, et deux figures masquées qui l'ajustent dans le plus grand silence. Il croit comprendre ce que cela veut dire et livre



ses ducats. — Messieurs vous avez tout; maintenant que ferai-je? — C'est juste, disent les deux hommes.

voleurs; et ils lui rendent quarante francs pour faire sa route en lui souhaitant bon voyage. Mais l'hôtesse de Vergy nous accroche de ses griffes soixante francs pour son beurre et ses œufs, et ne nous rend rien pour faire la route. Aussi M^r. Cojffer lui tient des discours véhéments, l'apostrophe, l'insulte, et puis se tait crainte des autorités constituées.

L'on part, et il faut toute la douceur du climat, toute l'aimable beauté des sites, toute la grâce des faribriques et le murmure des ruisseaux pour calmer M^r. Cojffer et le rendre à son assiette ordinaire. À peine y est-il que le voilà qui reprend son accordion et cherche la note! Bientôt l'on atteint le Port du Bar, auquel on travaille encore, mais qui, tel qu'il est, semble le maître invincible du passage. Au delà du village nous rencontrons une hotte de figues plus douces que l'Ambroisie, quand vivait. On appelle, pour parler, M^r. M^r. Galline, Ritter, Sayous. . . Ils ont disparu! Ce qui donne encore à penser.

D'après ce qu'on a su depuis il paraîtrait que ces trois personnes respectables se seraient livrées à un système d'avant-repas à triple caractère, dans le but de se faire, comme Alcibiade, à tous les genres de vie, et de savoir vivre à Athènes avec les Athéniens, à Sparte avec les Spartiates. C'est pour cela que dans cette même journée ils ont donné dans l'avant-repas civil dont le café fait le caractère distinctif; plus tard, dans l'avant-repas militaire, dont les spiritueux forment l'essence; puis, passant subitement au champêtre, ils n'ont pas dédaigné d'avaler un panier de figues. Mais nulle part, il n'est dit, qu'ils aient recherché le crepsin et le brouet noir, ce qui jette du doute sur leurs principes, aussi bien que le mystère dont ils ont entouré leurs travaux. Cette même journée les verra encore donner dans l'avant-souper hospitalier ou vin d'Asti. sans préjudice à un après-souper au grog.

Cependant la Caravane qui ignore ces choses va de l'avant, tant et tant qu'il faut faire une halte pour attendre ces trois voyageurs. Lorsqu'on ^{les} voit s'approcher et presser le pas pour venir partager



Le Fort du Bar.

notre ombrage, nous nous levons tous pour partir, au moment où ils se croient déjà assis au milieu de nous. Ceci est principalement dirigé contre M^r. Ritter, en raison de certaines opinions procédant de ses théories sur les halles.

En effet M^r. Ritter a établi que l'homme étant né sociable et imitateur, le piéton qui est homme, aime à se rapprocher des piétons, ses semblables, et à imiter leurs haltes; c'est en particulier, à lui M^r. Ritter, son plus grand plaisir. Il suit de là que lorsque le piéton traînard a vu de loin la tête de la colonne passer le fossé et s'étendre sous les arbres, il brûle de l'atteindre, hâte sa marche, commence à dégager son soc, arrive enfin harassé... Si à ce moment la tête de la colonne se lève comme un seul homme et repart immédiatement, alors le piéton se trouve à deux doigts du désespoir le plus amer, et mérite toute la compassion des honnêtes gens. Poursuivra-t-il? mais il n'en peut plus. S'arrêtera-t-il? Mais tout seul, mais pendant que les autres gagnent sur lui; mais pendant qu'ils causent et rient... Le plus souvent, néanmoins, il poursuit, la tristesse dans l'âme... Ainsi fait cette fois M^r. Ritter.

Bientôt, la nuit approchant, on double le pas au son d'une musique militaire qui s'organise spontanément. C'est alors qu'un Monsieur qui prend le frais devant sa porte apostrophe le détachement: J'ai aussi voyagé à pied, Messieurs, et je me souviens qu'alors j'avais du plaisir à accepter une goutte de bon vin. Entrez chez moi je vous prie. L'on fait des façons, le Monsieur insiste, en sorte que force est de se régaler de quelques verres de vin d'Asti auprès de cet hôte aimable et généreux. Il se nomme Ropi; il prend notre adresse, nous recevons la sienne, formant ainsi à l'exemple des anciens Grecs, des noeuds d'hospitalité.

Une heure après, les divers détachemens entrent à Tricée. Il est nuit close. Tous viennent aboutir à l'hôtel du cheval blanc, où nous sommes connus et reçus en anciens amis. L'hôte est un homme fort d'ail, au teint fleuri et bougeonné. Nous remarquons cependant avec plaisir que son nez, d'un ton moins



chaud, végété aussi moins que par le passé et tend à se renfermer dans ses limites naturelles. M^r Cöpper lui en fait compliment. — M^ra ! que voulez-vous ? répond-il, sans doute il est meilleur, moins meilleur !

Cependant le même M^r Cöpper entre en souci et perplexité. Son visage s'assombrit et son front se couvre de nuages orageux ; c'est qu'il lui faut faire un marché de voitures pour le lendemain, c'est à dire traiter à bout portant avec la race d'hommes la plus rapace, la plus brève, la plus filouteuse de toutes les races connues, les voitureurs d'Ivrée. Il sait qu'il lui faudra quatre heures de négociations, de contre-ruses, de contre-politiques, de contre-mines pour arriver à un contrat dans tous les cas ruineux et sans équité. Pour commencer cet immense ouvrage il proclame qu'il n'a nullement besoin de voitures, qu'avec peu d'argent et des jambes excellentes on va naturellement à pied ; que l'on ne prend des véhicules que lorsqu'ils sont tellement, mais tellement à bon marché que c'est pour ainsi dire une économie de les prendre. . . . Les paroles attirent les voitureurs qui demandent un prix affreux. M^r Cöpper refuse, et voilà la grande politique, (C'est le nom consacré) entamée.

Sur ces entrefaites on sert le souper, exquis, mais légèrement rare. Les champignons dominent, mais ils empoisonnent bien moins M^r Cöpper que la grande politique qui lui ôte tout plaisir. Des démentations de voitureurs entrent à chaque instant, de part et d'autre on se dit vingt fois son dernier mot, sans que l'affaire chemine ni se termine. Bien déterminé à prendre des voitures, M^r Cöpper affirme toujours qu'il ira à pied et que la marche lui convient. Bien déterminés aussi à nous voler, les voitureurs jurent par la madone, qu'il leur est impossible de nous conduire à un sou de moins, que M^r Cöpper est trop raisonnable pour le vouloir, que M^r Cöpper ne connaît pas la route, que M^r Cöpper ne sait pas que la pluie a gâté les chemins Pendant ce temps M^r Cöpper mange du Sambayon avec une mine pleine d'a-

= mortelle, et dans son cœur, envoie promener tous les voituriers passés et futurs, sans oublier les présents.

Suit le defect, entremêlé de nouvelles députations qui répandent un parfum d'ail, de pipe, et d'eau de vie de marc. C'est ce dont se nourrissent les voituriers d'Irce et il est à croire que ce sont ces substances qui agissant peu à peu sur leurs organes, les transforment en animaux si rages et insupportables. Les voyagers qui dorment déjà d'un veil s'en vont dans leurs lits dormir de l'autre, et M^r Cöpper reste seul avec les voituriers, semble un misérable gladiateur livré aux bêtes.

Vers minuit, meurtri, abîmé par une lutte horrible, il se rend, et les bêtes féroces sûres de leur proie, regagnent leurs repaires.

Sixième Journée.

Ce qui est très curieux, ce matin, c'est que notre hôte a le nez d'une pâleur violette. M^r Cöpper n'ose lui en faire compliment, mais le fait ne lui en paraît pas moins très surprenant. Serait-ce que l'activité de la journée, quelques ra-ades, des champignons à l'ail sont nécessaires pour chasser cette pâleur et colorer splendidement ce singulier caméléon? ou bien serait-ce que l'absence de tabac pendant les heures de sommeil engendre un évanouissement partiel de cet organe intéressant? J'oserais en rien décider d'après des observations si précipitées; néanmoins c'est un phénomène infiniment curieux, et M^r Cöpper n'en revient pas. Il en revient pourtant lorsque M^r Galline lui présente en cadeau matinal une tabatière politique.

Ce qui est difficile ce matin encore, c'est d'emballer vingt-neuf personnes dans trois berlinet, aussi n'y parvient-on qu'en en emballant une bonne partie dehors, par façon de cochers et

laquais. Après quoi l'on se met à rouler sur une route en corniche qui domine un paysage ravissant. Le soleil levant dore de ses feux mille fabriques élégantes qui brillent sur des coteaux couverts d'une végétation riche et sombre.

Mais ce qui, ce matin aussi, est bien autrement inquiétant, c'est que l'un de nos cochers s'étant baissé pour relever son fouet... La fontaine crie, et se rompt, à l'endroit où rien ne s'apercevrait si son habit avait des pans. La rupture est d'une taille déplorable, en sorte que Phé=éton est obligé de remonter sur son siège et de s'y tenir assis quand même. Il s'en suit des fourires prolongées, mais mêlées de réflexions compatissantes, car on voit que l'obligation d'être assis en ôte tout le charme.



„Où ce que vous avez déjeuné ? très bien ! répond Pingot. = Et si un bureau de tabac peut faire ton bonheur, sois-le ! Frag=

=mens de Jean de laire qui secouent les diaphragmes dans la seconde voiture. Le secouement se com=munique bientôt aux deux autres, tandis que M^r Cöpper cherche la note sur son accordion en son=geant au nez bleu de l'hôte. Plein le matin, rouge le soir ! Il n'en revient pas.

Sur ces entrefaites les trois brelingues entrent dans une grande cour. C'est Santia, dite depuis, Santia Fétida, où se fait la dinée. Ici, parler de café, de tartines ce serait parler du haut chinois, mieux est de se conformer aux usages et se laisser traiter à la fourchette. Ainsi fait-on et bientôt les mets arrivent chauds, froids, excellents mais sans aucun doute fortament relevés d'aïl. Pouvra encore, dit M^r Cöpper, que nos nez n'aillent pas passer du rouge au bleu.

Après ce repas on se met à flâner comme cela se pratique toujours aux dîners pendant que les chevaux mangent, et que le voiturin boit. Le théâtre de nos ébats est d'abord la susdite grande cour, vrai cloaque caractéristique, qui se rencontre dans ce pays à toutes les dîners.

D'un côté ce sont des hangars poudreux, tapissés de toiles d'araignées, recelant des brelingues de toutes espèces, ces brelingues de grandes routes qui ont l'air de robes harraquées. C'est là que l'on voit Théoring qui s'étudie à faire claquer le fouet, Hyppolite qui se balance enfourché sur un timon; Schoeller qui sommeille au fond de notre brelingue tandis que plusieurs perches sur l'Impériale reçoivent les attaques de quelques autres qui se graissent aux essieux.

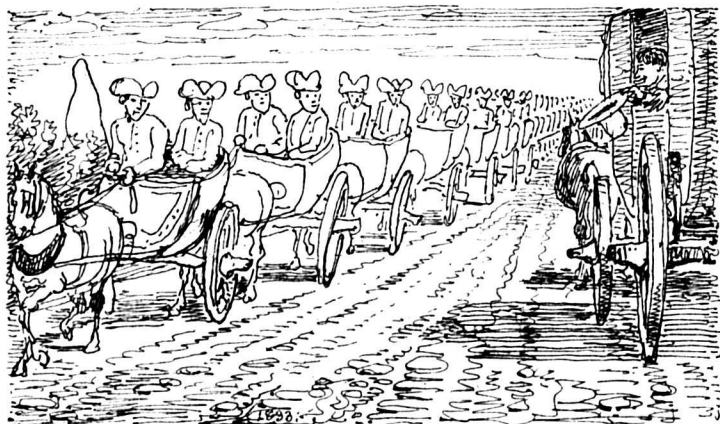
On côté contigu sont les écuries où aucuns chassent les mouches aux chevaux, regardent boire, font crier un petit killow sur ses gonds, on se mettent à deux pour faire aller un bras de pompe. Cependant le bras de pompe gémit en cadence et l'eau ne peut se décider à venir.

Au troisième côté du parallélogramme, sont divers locaux, les uns suspects et parfumés, les autres servant aux lessives et étendages. Les draps y séchent moitié crasseux, les mouches trouvent encore à poutre aux serviettes, et quelques chemises, enfourchées sur des écots, tendent les bras au ciel. Ici, quelques uns ouvrent les portes pour reconnaître les lieux, jouent autour des draps, ou attrapent les mouches sur les chemises.

Enfin au quatrième côté sont les cuisines. Il ne faut venir là qu'après le repas, et encore, encore. Une fumée à l'ail s'échappe par la porte qui est encadrée dans un pourtour de graisse. À côté un baquet de grise où les ustensiles sont trempés à la file, déposent le plus gros, et sont ensuite tenus pour nets. Plus loin, un plateau où l'on prépare les légumes avec un couteau sans manche, non loin d'une bouteille de cirage et d'une pile d'ustensiles dont nous laissons le nom. Sur le devant de la porte et à une grande distance des coeurs de choux, des pelures d'oignons, des plumes d'oiseaux et des entrailles de poulet, mais nulle part la trace du balai qui est inconnu dans ces parages. On reste aucun indigène qui paraisse le moins du monde.

affecté dans aucun de ses sens, ils vont, viennent, baragouinent au sein de ce charmant séjour, aussi bien dans leur élément, que poissons dans l'eau. Les chambres des voyageurs forment le premier étage de cette enceinte et débordent sur une longue galerie circulaire. Au lieu de numéros, les portes sont étiquetées de noms de saints, de héros, de Capitales, en conformité avec ce goût d'éclat et de fausse magnificence qui s'allie parfaitement bien avec une vraie malpropreté.

Les voituriers ayant encore soif nous faisons un petit tour de ville le long du grand ruisseau qui forme une rivière, laquelle supplée au balai, comme on peut le conclure des débris de toute espèce qui surnagent ou se traînent au fond. A la vue de ce canal, M^r. Henry Ancenay veut faire un coup de maître. Il en mesure attentivement la largeur, vise parfaitement juste, saute... et tombe au beau milieu.



Extrêmement étonné, il croit néanmoins devoir se relever, mais il n'en revient pas!

L'on retourne à l'hôtel où l'emballement a lieu et l'on part. Mais voici qu'au sortir de Santa-Fé nous croisons une Kyrielle infinie de cabriolets, portant chacun deux curés. C'est le cas de se montrer, aussi M^r. Joffe salue à droite, salue à gauche, de côté, en travers, avec une grâce moelleuse et pleine d'onction, profitant d'une occasion aussi merveilleuse pour se faire auprès du clergé indigène et de la cour de Rome une bonne note indestructible et héréditaire. Il salue tellement qu'il en contracte une infirmité salutatoire et salue encore alors que les curés ont tous défilés.

Plus loin c'est une société de poules que l'on voit à dos d'âne. Rien d'imprévisible comme l'air.



De ces dames accroupies en rond sur un linge blanc et s'écoutant caqueter comme des commères de bonne compagnie. L'on dirait parfaitement que le nant qui les conduit, est leur voiturin qui les mène aux eaux.

Plus loin l'historiographe de cette relation, épuisé de salutations, l'œil, n'étend pas les bras et s'endort, pour ne se réveiller qu'au bruit du pavé de Verceil, en sorte que les faits qui ont pu se passer pendant son sommeil n'iront point à la postérité.

Verceil est comme Ivrie une jolie ville de moyenne grandeur. Le goût italien se fait déjà reconnaître dans les maisons et les édifices publics, que tous d'une jolie architecture. Nous employons la soirée à parcourir la ville qui est extrêmement gaie et animée à cette heure. Un petit

âtre est éclairé par des lumières emprisonnées dans des vessies. Ce sont, dit M. Ritter, des vessies qu'on prendrait pour des lanternes. Car il est à remarquer que ce voyageur donne chaque jour dans le calembourg, à deux reprises ; l'une au lever, l'autre au coucher du soleil. Sa théorie à cet égard est, qu'en fait de calembourgs les médiocres sont les pires. Il les fait parfaitement bons, ou parfaitement mauvais, aucuns ne sont gaîs comme les plus parfaitement naïvement bêtes. appuyé.

M. Töpffer dont la blouse est fortement empreinte de jus de raisin noir ou plutôt l'air d'un vigneron en rouge, que d'un étranger de marque, ce dont sa vanité est cruellement mal à l'aise. Mais ayant imaginé de porter à son bras le schawl de M. Töpffer, il en dirige habilement les replis sur sa vendange. Aussitôt il gagne cent pour cent, et remonte énormément dans l'échelle des âtres. Un

homme fasciné par sa bonne façon se constitue dès lors notre cicérone.

Les cicérone sont les flicaux des voyageurs, la vermine des villes, édifices et musées, toujours prêts à sauter sur sa proie, et à jeter de l'ennui ou de la gêne sur les plus précieux moments. On ne les évite pas plus qu'on ne peut éviter son ombre en plein midi. On ne s'en débarrasse pas plus aisément qu'on n'écarte les mouches d'un pot à miel. C'est une calamité qu'il faut subir.

La vraie patrie du cicérone c'est l'Italie. Le peuple y naît cicérone, le querc y est antiquaire, la grande place fourmille de borgnes et de manchots archéologues. Que si, l'air transalpin, vous paraissez au coin de la grand-place, tous ces archéologues vous ont vu, vous ont flairé, veulent avoir l'honneur. . . . Prenez en vite un, ou bien vous en aurez douze.

Que si, par crainte et précaution, vous évitez la grand-place et prenez par le boulevard extérieur, vous en serez pour vos peines; le premier passant qui vous voit encore vacants, se va constituer votre homme, il vous montrera l'histoire romaine sur une borne et Raphaël dans une enseigne. . . . Laissez-le faire, et contentez-vous d'un mal, crainte de tomber dans un pire. Ainsi fait M^r Cöyffer et sa vengeance, sur le boulevard de Verceil.

La nuit nous rappelle à l'hôtel, dont le souper ne nous éloigne pas. Pendant que M^r Cöyffer entame avec tristesse une grande politique de voitures pour le lendemain, M^r Ritter reçoit de Mme Cöyffer et M^r Galline une magnifique chaîne en or avec sa clé. Ces choses là ne coûtent que trente sols à Verceil. C'est ainsi que M^r Ritter est comblé de cadeaux précieux qui l'obligent à une reconnaissance bien fatigante.

Souper excellent, mais empoisonné de dégoûtations voisines. M^r Cöyffer maigrit à vue d'œil. Vers dix heures il succombe et se livre aux bêtes; mais il n'a plus que la peau et les os. Ce qu'il y



a de plus affreux c'est qu'un joueur de mandoline lui fait à tous ses tourmens un accompagnement d'accords légers et joyeux, qui dissonnent horriblement avec l'état de son âme.

L'Italie est aussi le pays des virtuoses ambulans. Ils rôdent par tout, et flairent les transalpins. Vous iriez pour vous noyer dans le grand canal, qu'ils vous accompagneraient d'un bout d'ariette ou de cavatine. Dans les auberges ils sont là à point nommé, c'est un viron le rôti. Le grand Orchestre commence et on ne sait plus quand

il finira. On fait, c'est souvent très agréable, mais lorsqu'on n'a point de politique voiturine à effectuer.

Septième Torréfaction.

Dès trois heures il faut s'arracher aux douceurs du sommeil. Chose toujours bien triste que d'éclouer la chapeau du lit pour le froid du matin! Que de commander à son âme encore bercée de doux songes, qu'elle aille allumer la chandelle et à vaquer aux soins vulgaires de l'habillement. Impression bien peu agréable, de poser ses pieds nus sur le parquet glacé, et de chercher mélancoliquement ses hardes dispersées. Et que n'en fait-on, si l'on met son bas de travers, si l'on enfle le pantalon de son voisin, si l'on se trouve chaussé petit soulier et d'un grand; si enfin, après avoir cherché sa bretelle sous le lit, sous la commode, sous la table; si après l'avoir été réclamer dans chacune des quinze chambres, on finit par reconnaître qu'on était assis dessus! alors l'âme contractée de l'humeur, il s'y élève un tumulte sourd et désagréable, et l'existence lui semble un insipide cahos de froid, de nuit, de bretelles et de fragmens de cavatines.

caravanes. Le sommeil interrompu, est repris dans les voitures où l'on n'aperçoit que têtes branlantes qui se heurtent s'entrechoquent, s'entrecroisent jusqu'au moment où le soleil encore caché, commence à lancer ses rayons dans l'espace et à embraser les nuées. Spectacle toujours magnifique et sublime ! Quel dommage qu'on n'en puisse jouir que de grand matin, alors qu'on n'en jouit qu'à demi.

Arrivée à Novoré où nous sommes notablement écorchés, moins pourtant qu'à Verrez. Ici on nous change nos voitures, nos postillons, nos chevaux, ensuite que toutes les combinaisons d'emballement sont à recommencer. Le tout s'exécute sous les yeux d'une immense population accourue au bruit. Il y a des badauds par toute la terre, attendu que tous les hommes sont badauds.

Le déjeuner et l'emballement ont réveillé la compagnie, ensuite que les jeux et les rires s'organisent



dans les trois voitures et se perpétuent jusqu'à Margenta lieu de la dinée. Il a été décidé par la bourse commune que l'on ne dînerait pas, ensuite qu'arrivés dans la cour de l'auberge nous nous esquivons honteusement à la barbi des garçons empressés. Moment bien pénible ! Moment de honte pour les uns, de mécompte pour les autres ! Moments atroces pour l'hôte, qui, à l'ouïe de trois voitures, a déjà calculé le tas d'écus que vont lui rapporter ses saucés et ses poivrons.

Si on se disperse donc par Margenta. Il est dimanche personne dans les rues et les boutiques fermées. Cependant on force un petit café, qui devient le quartier général où viennent aboutir tous nos flâneurs autour d'un verre de sirop et de diverses ofelleries. Arrive sur la place un orateur qui vend des amulettes et petits objets bénis. Il prétend tenir ses pouvoirs du Concile de Constance.

et argumente sur l'enfer et les péchés mortels ; le tout au son du tambourin. Quelques uns assistent à la cérémonie, de chez le barbier qui les savonne à l'ail et les râpe à merveille. Mr. Galline faisant l'épreuve et Mr. Töyffer la contreépreuve. Ce dernier envoie acheter une amulette contre l'ail et les rasoirs édentés.

C'est non loin de Novare que l'on atteint la frontière lombarde. Elle est formée par le Tésin, que l'on passe sur un pont qui est une des merveilles du genre pour la longueur et surtout pour la beauté de la construction. Ici le pays, quoique plat, est sauvage et pittoresque.

En Piémont, le peuple des villes mendie, mais les autorités ne tendent pas la main. En Lombardie le système change ; le peuple ne mendie plus, mais toutes les autorités de douane ou de police tendent la main effrontément. À défaut d'autre prétexte c'est par amitié pour vous, pour boire une bouteille à la santé la compagnie. Ainsi fait le beau Monsieur qui perçoit le péage au pont de Bufaloro.

Plus loin, c'est la dogana reale (la doguine royale) qui ouvre ses serres. On est fouillé beau coup, peu ou point, selon la nature de l'accord secret qui se traite ouvertement avec Messieurs les royaux. D'autre part votre passeport a beaucoup, peu ou point d'irrégularités, selon le calibre de la main que vous tenez négligemment entre vos doigts. Mr. Töyffer, fort de son innocence, récalcitre et aussi est-il traité en innocent, c'est à dire, grillé au gros soleil pendant une bonne heure, lui, ses bagages et ses attelages. Enfin, enfin, de guerre lasse, les doguins royaux déserrent les dents et nous nous sommes frites comme des beignets.

Cependant nous approchons de Milan, et déjà l'attente et la curiosité préoccupent les esprits. Deux heures trop tôt nos yeux cherchent à l'horizon les aiguilles du Dôme qui se font voir enfin brillantes et dorées au sein d'une vapeur d'azur. Sur la route, des costumes citadins, des équipages, quelques cavaliers fashionables, et tous les signes précurseurs d'une grande cité.

Un autre signe bien autrement précurseur, c'est la do quine royale, et la police, qui, à la porte de la ville, entourent nos voitures, et se recommandent à la générosité. Ils font entendre qu'il y aurait beaucoup à dire, mais qu'on ne dirait rien, moyennant vous m'entendez bien. M^r. Cöjffer leur fait entendre à son tour qu'il n'entend qu'à demi, en sorte que les adieux sont froids. J'ai un Monsieur, depuis notre bon ami, nous enlève notre camarade Pontanelli et le conduit dans sa famille.

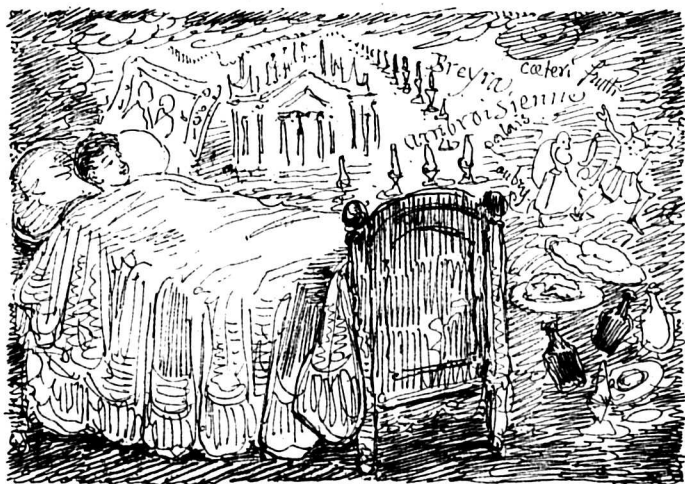
Après avoir circulé longtemps dans les belles rues de Milan, nos trois voitures s'arrêtent devant l'hôtel du faucon où nous sommes attendus grâce aux soins obligeants de M^r. Zanella. Chacun descend avec son sac, les logements sont distribués, et le bruit circule déjà qu'il y a ce soir même spectacle à la Scala. — L'hôte nous apprend que plusieurs personnes amies ont bien voulu, dans la journée, venir s'informer de notre arrivée. Vient M^r. Satorio avec des clés de loges de la part de M^r. Battaglia, viennent d'autres clés de la part de M^r. Zanella De toutes parts l'hospitalité, le plaisir et la joie nous font de charmantes avances et tout concourt à nous faire goûter dans leur plénitude ces moments d'enivrement et de fêtes qu'il ne dépend pas de la volonté de réaliser.

À souper ! à souper ! s'écrie M^r. Cöjffer, et ensuite à la Scala ! Et nous ne faisons qu'un saut de la chambre à manger à ce magnifique théâtre. La toile est déjà levée, déjà les innombrables instruments d'un orchestre admirable accompagnent des chants célestes . . . On joue les deux sergents, et le ballet de Giuditto. M^r. Zanella, M^r. Battaglia, M. M. Antonini, Negri, viennent nous visiter, il n'est question que de nos plaisirs du lendemain, auxquelles toutes ces personnes ont l'obligeance de vouloir bien contribuer. Pezzi, Sorbetti, aqua marcena. aqua marcena, sorbetti, pezzi, délices de Capone. Mint exquisite. Prêres sublimes.

Gratière Torré.

Milan est la Capitale de la Lombardie . . . pour nous, c'est la capitale des villes. C'est la résidence du Vice-Roi, et le siège du Gouvernement . . . pour nous, c'est la résidence des personnes les plus aimables, les plus hospitalières, c'est le siège des fêtes et des plaisirs. Quatre jours se sont écoulés comme une heure, mais cette heure nous laisse à tous des souvenirs pour la vie.

Ce matin, nous laissons le soleil se lever avant nous. Et un sommeil tardif, succède un réveil riant et plein d'espérance. Et la vie voyageuse, va succéder une vie molle et citadine. Et puis que de choses à voir! Le



Dôme, là des palais, Brera, l'Ambrosienne, les spectacles . . . Je vois une file de Sorbetti qui processionne de mon côté . . . J'entrevois des pezzè à tutti fruttu . . . un succulent pain = fum éniure mon nez . . . Telles sont les pensées et les visions qui président au lever de ce jour. Déjà notre ami M. S. . . torio nous attend pour nous conduire au Dôme. M. S. . . c'est notre bon génie. Durant quatre jours, il ne cessera de se dévouer de la manière la plus délicate à nous faciliter toutes choses, et à nous procurer autant de plaisirs qu'il en peut raisonnablement entrer dans quatre jours. C'est à la

famille Pontanelli que nous devons d'être recommandés à cet excellent homme.

À déjeuner, M. Toffler publie le programme de la journée afin de mettre de l'ordre dans les opérations. Après quoi notre première visite est pour le Dôme.

Le Duomo, pour ceux qui n'ont pas vu encore Rome et le reste de l'Italie, est une merveille de l'Architecture, un spectacle majestueux et frappant. C'est un magnifique vestibule où tous les temples et les palais de ce pays des arts et aucune description, comme aucune gravure ne peut donner l'idée de la majesté de l'ensemble, encore moins de la perfection des détails de sculpture, prodigués sur tous les points de ce vaste temple. Après l'avoir parcouru, nous descendons dans la chapelle souterraine, le tombeau de St. Charles, dont les parois revêtues de quarante-cinq mille onces d'argent massif, sont moins remarquables par la richesse des matériaux, que par la beauté des bas-reliefs et des ornemens qui les décorent.

Il s'agit ensuite de monter au sommet du Duomo. L'on fait une première étape sur la toiture de l'édifice, au centre des arêtes inférieures, et quand on a repris son souffle, on recommence l'ascension sur d'épais traits de marbre qui tournent en spirale le long de la plus haute arête. De ce séjour élevé on plane sur la ville et les yeux se promènent sur les riches plaines de la Lombardie. Les passans qui circulent sans cesse sur la place du Duomo, paraissent une trainée de fourmis diligentes. Ceux des voyageurs qui sont sujets aux symptômes (vertiges), restés sur l'esplanade inférieure, paraissent des hannetons au soleil.

Après cette expédition, l'on passe à d'autres églises remarquables, puis à une rue entière pavée en marbre, et couverte dans toute sa longueur d'une toiture vitrée. Après cette première séance, le programme annonce une heure de dispersion et de repos qui est effectuée.

Ce qui a ^{été} noté comme une des choses les plus précieuses dans nos courses de Milan, c'est que nous avons évité l'inévitable Cicerone, le Cicerone de place, qui est le plus à craindre de tous. Introduits partout par notre ami Mr. Satorio, nous contemplons à loisir; Gardiens, portiers, conservateurs s'empressent à nous tout montrer; nulle part l'homme obligé de parler à tort et à travers et à tant par heure.

Vers une heure, Mr. Cramer, ami de la famille Fontanelli, a la bonté de nous introduire à l'hôtel

des monnaies, où, tout express pour nous, l'on fait aller les machines et nous assistons à toutes les opérations
successives, au moyen desquelles un lingot d'argent devient un écu d'Autriche. Ce qui rend ^{ceci} encore plus précieux
ce sont les explications lucides de M^r. Cramer. Introduits ensuite par lui à la manufacture de tabac nous y pre-
= nous une idée de tous les procédés qui amènent la feuille de tabac à l'état de cigarette ou de tabac en poudre. Ici M^r.
Töyffer et Ritter dressent l'oreille. Ils sont tout nez et tout yeux. Après avoir pris congé de M^r. Cramer, toute la troupe
= prend par la belle rue du Cours, le chemin du dîner, chemin cher à nos cœurs.

Deux des voyageurs, réclamés par leurs familles, ne dînent pas avec nous. Ce sont Blondel et Fontanelli. L'appé-
= tit qui est virulent, a peine à attendre les mets. Pictet miné, creusé, rongé par un jeûne incurable, ressemble au comte
Ugolini. Plusieurs, moins concentrés, se révoltent; M^r. Töyffer donne à tous de belles paroles et pousse la faim avec
l'épaulé. Tavan absorbe des miches. Schoeller ronge son linge. Champollion mange son couteau. Enfin voici le
= tage, l'entrée, le rôti; on n'entend plus que le broyement des moutures et le cliquetis des fourchettes. Vers le milieu
du repas, arrive de la part de notre ami Fontanelli toute une cave de Chypre-Vecchio, et une autre petite cave de Pis-
= tosco. Inutile de dire qu'il s'en suit des toasts à perte de vue et le sien en tête. Arrête que la cave sera divisée en por-
= tions aliquotes, dont chacune abreuvera chacun des repas qui nous restent à faire dans cette ville enchantée.

Madame Zanella nous fait parvenir pendant ce repas des clés de loges pour Carcano, théâtre de l'opéra buffo,
où l'on se rend en corps après le dessert. On y joue: les Cantatrices villageoises, pièce très gaie, musique admi-
= rable, le tout mêlé de Sorbetti, pezzì, acqua marcena; acqua marcena, pezzì, sorbetti, tutti frutti, et ca-
= tera. Tous les voyageurs ont fait d'étonnans progrès dans la langue Italienne, rafraichissement parlant

Neuvième Journée.

Notre première visite de ce jour est à Breysa, où nous sommes introduits par M^r. Antonini, à qui nous sommes recommandés par la famille Zanella. En peu d'instans M^r. Antonini est notre ami à tous, tant l'hospitalité cordiale, l'amabilité affectueuse attirent vite les coeurs et font promptement disparaître la gêne et les distances que la fausse politesse ne fait qu'entretenir. Il faut que la civilité bienveillante et vraie soit un trait particulier aux Milanais, car nous n'y avons trouvé aucune exception. Pussions-nous tous avoir tiré profit de ces charmans exemples; car si le gracieux accueil envers les étrangers est un trait aimable du caractère, il ne s'en suit pas que ce trait se retrouve généralement.

Outre la riche collection de tableaux anciens qu'on voit à Breysa, nous y trouvons l'exposition annuelle de peinture. Beaucoup de tableaux médiocres, comme dans toutes les expositions connues, quelques uns bons, deux ou trois très bons, un très étrange. C'est une machine de vingt pieds de haut, représentant le dernier jour d'Alexandrom. Il y a de belles choses, il y en a de folles, il y en a de sages, il y en a de bizarres. L'auteur est russe. Les russes ont de la facilité pour tout; ils savent prendre tous les styles, mais ils n'en ont point à eux; or, sans cela on n'atteint pas au premier rang. Dans ce tableau le fond est une nuit éclairée des lueurs rougeâtres de l'éruption, tandis que le devant est éclairé par la lueur blanchâtre d'un éclair permanant. Au milieu de ce fracas, des figures académiques dessinées à la David!!! Que Diable allait-il faire dans cette galère! ou bien encore: On ne s'attendait guère, à voir David en cette affaire!



Le Sieur Henry qui a manqué le rendez-vous, et n'est pas entré avec le gros de la troupe, se présente

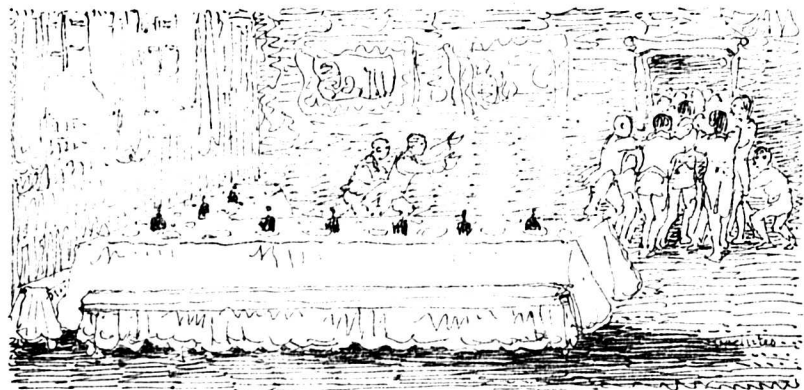
à Breyer en simple particulier. L'entrée lui est refusée, comme ayant l'air d'un particulier trop simple. Le jeune amateur n'en revient pas! Il insiste. Point: on ne reçoit personne en jaquette. Henry s'éloigne, virette contre sa jaquette, et sans concevoir que la considération personnelle puisse dépendre ainsi de la coupe de l'habit. Il dandine donc par les portiques regardant les pans d'habit d'un oeil jaloux.

Après Breyer, dispersion. Nombreux avant-repas. Les trois personnes respectables disparaissent et ne reparaissent qu'au moment où, tous en corps, on se rend avec M^r Santorio à la Bibliothèque Ambroisienne. Cette fois le voyageur Henry, fidèle au rendez-vous, passe sans obstacle, probablement en considération des pans d'habit des autres.

La Bibliothèque Ambroisienne recèle des trésors. Tableaux de maîtres, un immense carton de Raphaël, des curiosités, des antiques, et une masse énorme de manuscrits précieux dont plusieurs sont mis sous nos yeux, entre autres un Papyrus du 2^e siècle, et un Virgile copié et annoté par Pétrarque. Malheureusement le Conservateur est horriblement cicéronisé, gênant, tyrannisant, et détestable orateur. "Tenez vous tous ensemble. Ne regardez pas là. Regardez ici. Suit l'explication en façon de lanterne magique. Vous avez assez vu. Venez ici. Jusques là. Pas plus loin. Ici en haut, ne regardez pas encore en bas. C'est ainsi qu'il nous promène au pas de course parmi des merveilles, et en nous faisant observer une discipline militaire digne des beaux temps de la République Romaine.



De l'Ambrosienne, nous passons au palais du Vice-Roi, dont les appartemens remarquables par leur magnificence, le sont encore plus par les belles fresques d'Appiani qui décorent plusieurs plafonds. Ce palais que les révolutions ont fait échoir à tant de maîtres divers, conserve les traces de ces vicissitudes, et parmi les trophées antichiens, on voit les figures de Buonaparte et de Beauharnois. Nous passons de là à la villa du Viceroy, pour en parcourir aussi les appartemens et les jardins. Après quoi, le dîner nous ramène à l'hôtel. Le bruit se répand que nous séjournerons encore demain à Milan, ce qui ne laisse pas de colorer les objets en très beau. M^r. Köpfer, interrogé sur les bruits qui circulent, garde un silence diplomatique d'un excellent augure.



Le dîner est réduit de cinq convives réclamés par M^r. Negri, qui les festoye chez lui. Les convives restons n'en tapent que plus fort sur les vivres et soignent d'autant mieux le petit cellier de Cyprio Vecchio. Au plus fort du festin on entend dans la rue un bruit quelconque? Qu'est-ce? — Ce sont, dit quelqu'un, des Reclutes. Aussitôt tous se quitter la table et de courir à la rue pour voir des Reclutes. . . . Ni recluts, ni reclutes; rien du tout. La société rebrousse en foule vers la table. L'affaire approfondie, il se trouve que personne ne sait ce que peuvent être des Reclutes, et qu'en fait on n'a point entendu de bruit dans la rue. L'Hôte qui a vu tout ce tumulte sans cause, n'en revient pas.

Départ pour la Scala où nous avons nos loges, comme par le passé. Le spectacle est le même, magnifique, étincelant. Comme dans tous les ballets il y a dans celui-ci, un aïeul à longue barbe qui a de grands malheurs, à en juger par les coliques convulsives auxquelles il est en proie. Il y a un jeune ba-

bin, fils de roi, qui vit dans les vicissitudes, pris, repris comme un paquet, à cause de la raison d'état et des in-



terêts des royaumes. Il y a une reine et un roi qui vivent mal, et se persécutent indignement, quoique en cadence. Il y a un capucin, sine quo non, un Capucin et sa chaumière, saint homme des bois, père Aubry, un peu bossu, qui sauve les fils de roi, recèle les aïeuls, reconforte les reines affligées, et fait beaucoup de mal aux tyrans. Il y a une cour brillante d'adolescents et d'adolescentes, qui se met à danser et jaser de toute force, pendant que l'aïeul se morfond, et que la reine a des mouvements de l'âme dans un coin.

Enfin, il y a des guerriers parfaitement bien armés, qui protestent, prêtent serment, s'indignent, vocifèrent des bras, et gesticulent à s'en fausser la clavicle. Petit à petit tout s'arrange. Le bambin est repris. Le roi et la reine s'inondent de caresses. L'aïeul se pâme de joie, le père Aubry ferme sa porte, et l'État est sauvé.

Ceci est une idée sommaire du sujet, tel qu'il est compris par l'historiographe de province. Mais rien ne peut donner une idée de la richesse des costumes, du bon goût des décorations, et de la magnificence du spectacle. Sorbetti, perzi, aqua marcena et cetera, tutti frutti et cetera.

Dixième Journée.

Puisque l'on n'est pas parti, il est évident que l'on reste encore ce jour-ci à Milan. Dès le matin, M. M. Antonini et Santorio nous viennent prendre pour nous conduire à la Fontana. C'est la fonderie Royale où l'on fond les dix chevaux colossaux qui doivent orner le dessus de l'Arc du Simplon. Là nous attend M. St. George, l'artiste lui-même qui est chargé de ce beau travail. C'est un jeune homme de vingt quatre ans, aussi modeste qu'habile et aimable.

Les travaux de cet atelier sont infiniment curieux; mais ce à quoi nous ne sommes nullement préparés, c'est à l'effet surprenant que produisent neuf des chevaux colossaux entreposés dans les avenues d'un petit jardin. Ces grandes caravales de quinze pieds de haut, piaffant parmi les pommiers nains... ça ne s'est vu que dans les mille et une nuits, et là.

M. St. George nous accompagne à l'arc lui-même, merveille de l'architecture moderne, sans modèle nulle part. Nous parcourons tous les ateliers, où une foule d'ouvriers sculptent les ornemens les plus délicats. Car cet immense ouvrage aura tout le fini d'un bijou.



De là visite à l'Arena. Magnifique Amphithéâtre pour les combats, les jeux et les Klammachies. Ici éclate une conspiration, à la tête de laquelle sont Mme Teyffer et M. Antonini. Il s'agit de forcer l'autorité Suprême à rester encore demain à Milan. L'autorité Suprême, qui ne demande pas mieux, résiste un peu pour la forme, puis se laisse enfoncer. Aussitôt mille huvas font retentir l'Amphithéâtre, et le Doge fait chorus.

De là, visite au Lazaret, immortalisé par Manzoni; à la porte Orientale; au Palais du Sénat; au

Séminaire; à l'Hôpital. Partout le bon goût uni à tout le luxe de la belle et grande Architecture. Et de là on dîne, qui ne perd rien de son prix au milieu de toutes ces belles choses. M^r. Megri est venu ^{de aper} les cinq qu'il lesoye; et fait inviter toute la troupe pour le théâtre de Girolamo. (Marionnettes.)

Avant le spectacle, M^r. Sartorio vient nous prendre pour nous conduire au Cours; mais il a soin de nous faire passer devant sa maison, où, entrés pour saluer M^{ad}^{me} son épouse, nous trouvons toute prête une collation de Sorbette et cetera. De là, par une soirée délicieuse, nous gagnons le Cours ou d'élegans équipages, se croisant sur deux lignes, forment un spectacle des plus animés.



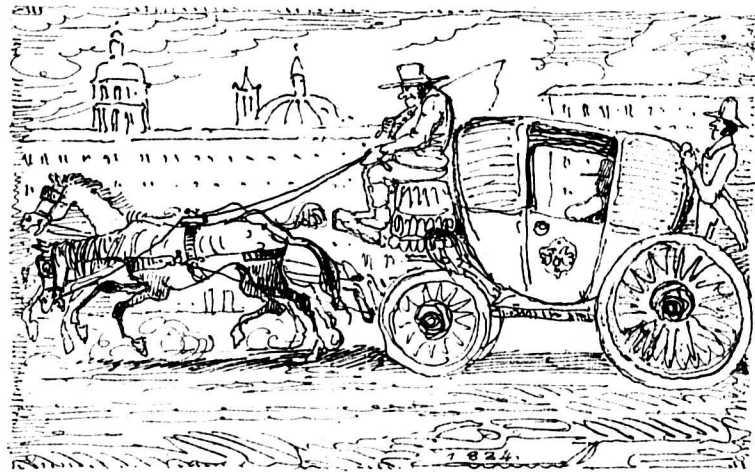
Le théâtre de Girolamo vaut pour le moins sa réputation. Impossible de voir des Marionnettes plus gentilles, jouant avec plus de grâce et d'esprit. C'est à faire honte aux acteurs véritables. Pour les personnages comiques, comme Girolamo, leur nature per-
= meh dans les gestes et la démarche des licences parfaitement ri-
= sibles, et inimitables pour des acteurs de chair et d'os.

Virginie Torrice.

Le jour-ci est un jour de dispersion, emplettes, visites, préparatifs de départ; mais il est pour quel-
ques uns un jour d'intéressante excursion. En effet, M^r. Sartorio est venu prendre dans sa voiture six des
voyageurs pour les conduire à la grande Chartreuse de Paris, la plus riche et la plus belle de toutes les
Chartreuses. Vers midi, ces six touristes reviennent, enchantés de ce qu'ils ont vu, plus enchantés encore
de l'empressement apporté par leur hôte à leur rendre cette course agréable. D'autre part, un autre

détachement est pris par M^r. Nègre pour être festoyé et festiné à fond. Le comte Ugolin y calme son jeun, et prend ses chairs.

Pendant M^r. Töyffer, sorti à pied avec le voyageur Galline, pour faire ses visites, ne tarde pas à se laisser gagner par les fumées de l'ambition. Il tourne aux grandeurs, et pour premier pas dans cette route scabreuse qui doit ce même jour l'élever à deux doigts de la Royauté : le jour même l'en précipite ensuite, il loue un fiacre, et un fiacre à laquais. C'est le plus sale des fiacres, et le plus pelé des laquais. Monseigneur y monte avec son chambellan, donne des ordres à ses gens, et parcourt ainsi la Capitale. L'impériale voiture brûle le pavé, s'arrête aux palais ; aussitôt portière de s'ouvrir, marche-pied de tomber avec fracas, et son Altesse de descendre soutenue par ses gens, comme un goutteux blasé. Le tout du plus bel effet.



Après cette tournée seigneuriale ces deux Messieurs regagnent l'hôtel, car c'est l'heure du dîner, qui se consomme sans reclutés, mais non sans un punch offert par M^r. Galline. Durant le repas, M^r. Blondel nous fait parvenir les clefs de sa loge, où la Scala, où bientôt on se rend en corps.

M^r. Töyffer, cette clé en main, cherche la serrure correspondante. Une porte s'ouvre et il entre. Le local est tout soie et velours, avec de grandes glaces où se répète l'image de Monseigneur. Les banquettes sont molles, et un beau tapis orne le plancher. M^r. Töyffer est habitué aux grandeurs ; depuis son laquais rien ne l'étonne ; il se place au cordon et jouit de la satisfaction singulière



de remarquer qu'il est l'objet de la curiosité de plusieurs longnons et binocles. Prestige complet; moments pleins de charmes; justice rendue à un étranger de marque.

L'aïeul va son train, et le Père Aubry fait des miracles. „ De cette loge, dit Mr. Töffer, on ne perd rien. On voit jusqu'au jeu de la phrénésie. Cette bosse est postiche, cette barbe aussi. . . . Pendant que Mr. Töffer fait ces remarques, il y a déjà longtemps qu'un Monsieur le salue profondément et lui parle Italien sans qu'il s'en doute le moins du monde. Et la fin s'est tant retournée: Qu'est-ce, Monsieur, qu'il vous faut? et il a l'air d'ajouter: Permettez-vous, parlez sans crainte. Exposez votre affaire, et il vous sera fait droit.

Alors le Monsieur toujours plus infime et salutaire: Oserai-je. . . osez, osez, dit Mr. Töffer. — Oserai-je. . . demander à Monsieur. . . et. . . à Madame. . . s'ils sont des personnes de la cour? — Ah, pour ça non! De la Cour! ma foi non! — C'est que je me permettrais, Monsieur, de vous faire observer que vous occupez une des loges du Vice-Roi, réservées aux seules personnes de la Cour. — Ah moi Dieu! . . . Du Vice-Roi? Croyez Monsieur. . . nous sommes étrangers. . . Voici la clé qui nous a été remise. . .

— Rien que cela, Monsieur, que je voulais vous faire observer. — C'est inconcevable... Mais alors — uniquement cela, Monsieur, que je voulais vous faire observer. — Je comprends... Sortons, sortons... Monsieur nous sortons. — Absolument que cela, Monsieur, que je voulais vous faire observer. Et il salue, salue et disparaît à reculons. Du faite des grandeurs, Monseigneur tombe sur ses deux pieds, dans l'obscur couloir, et de son ancienne splendeur, il ne lui reste pas même un laquais pelé qui lui montre où est la loge dont il a la clé. A la fin un garçon de théâtre le met dans le bon chemin, et il entre dans sa vraie loge au moment même où y arrive, de la part de M^r. Blondel, un platani de pezzi, tutti frutti et ceteri. Un moment plus tard, il les perdait, ainsi que sa couronne. Or pour un prince déchus, s'il y a une consolation efficace, ce sont des pezzi, tutti frutti, et ceteri.

M^r. Cöpper fait à ce propos les plus touchants discours sur l'instabilité des grandeurs humaines, et rentré dans une condition privée, il renonce pour toujours aux laquais pelés et aux Vice-Royautés quelconques.

On sortir du spectacle on regagne l'hôtel, un peu mélancoliquement, car c'est le dernier soir passé à Milan. Si, dit quelqu'un, pour prendre congé, nous entrons dans ce café où la place est libre. Appuyé! Garçon! avez-vous des Sorbetti? oui. — Des pezzi? oui — et quoi? — Crème, Vanille, limons, orange, punch, fraises, framboises... — Deux crèmes! — Cinq framboises! — Un limon! — Trois vanille! — On y va, On y va. Et en attendant, on s'assied autour des tables de marbre.

Une demi-heure s'écoule, rien ne vient. Aucun mouvement, aucun signe précurseur. Garçon. — Quoi? — Et les Sorbetti? j'oubliais de vous dire qu'il n'y en a point. — Et les pezzi?

Plus. — Et vous nous laissez là! — Si ces Mepiens voulaient autre chose. . . — Donnez-nous du sirop — Point! — et de la bière? — non plus, mais, si volete, un verre d'eau. . . — Bien obligé, nous nous à la fontaine. Sommes-nous, dit M^r. Cöpper, assez déchu! avec son eau claire! Dans le temps de ma jeunesse je l'aurais fait plonger dedans par mon laquais pelé.

Retour à l'hôtel. Adieu Milan, adieu amis, spectacles, monuments, parlois, pezzi. Il faut faire son sac. Adieu cher hôte, vos diners étaient, quand j'y songe, excellents, succulents. Il faut, dis-je, faire mon sac. Adieu Cypro vecchio, Rifosco, aimable petit cellier. Il faut se coucher. C'est fort triste. Adieu à tous.

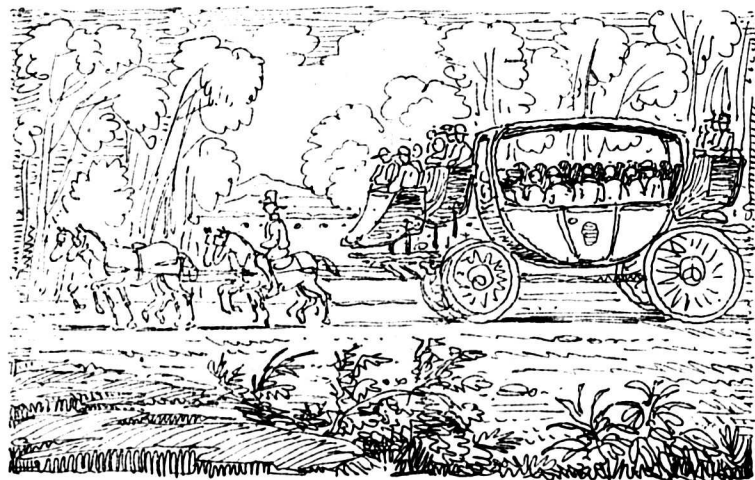
Ce qui est bien autrement triste, c'est que l'ex-Vice-Roi est dans le cas d'aller à une lieue de là pour une grande politique voiture. Il trouve les traitans déjà couchés, mais les diôles quoiqu'endormis n'en sont pas moins rapaces. A tous les arguments de M^r. Cöpper, ils lui conflent au nez, en sorte que celui-ci malgré toute son éloquence a du dessous. Il revient à l'hôtel duper, transi, et déchu, fait son sac et se met au lit, au moment où on vient réveiller pour partir.

Douzième Journée.

Notre ami, M^r. Sartorio, vient nous accompagner jusqu'à la porte. Lù se font nos adieux. Au moment de nous séparer de cet excellent homme, toutes ses bontés pour nous se représentent vivement à notre esprit, aussi le quittons-nous avec un vrai regret. Il s'en va, les larmes aux yeux, et nous partons le cœur gros.

Deux énormes ananas nous sont adressés par M^r. Nègre. L'un est consommé sur le champ

l'autre est confié à la garde du voyageur Audéoud. Le voyageur Audéoud le garde ferme, et ne le perd pas de vue; toutefois l'ananas disparaît. Audéoud l'a-t-il mangé, l'a-t-il laissé choir ou s'envoler? c'est ce qu'on ignore. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Mr. Tôffar et quelques autres personnes respectables peuvent fournir sur le goût et sur le parfum de cet ananas, des renseignements qui font converger sur eux tous les soupçons. Ils ne nient point, n'avouent point. Audéoud seul était responsable, nous ne sortons pas de là. Allez à Audéoud. Qu' Audéoud soit puni, nous ne nous y opposons pas. Que Pierre ou Paul ait mangé l'ananas, question oiseuse; mais Audéoud! impardonnable en fait et en droit; car il était seul gérant responsable. Nous ne sortons pas de là.

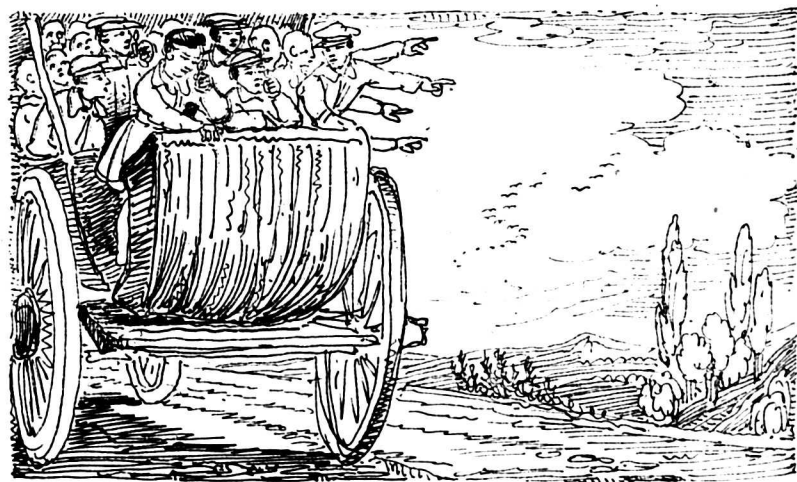


La voiture, (car nous sommes vingt-neuf dans une voiture) la voiture qui nous porte est aussi élégante qu'inouïe. C'est un vaste salon ovale traîné par quatre chevaux que conduit un postillon en livrée. Un doit la recouvrir. Mais les côtes entièrement ouvertes laissent les yeux planer sur la campagne. Tous les jarrêts se réunissent au centre du salon, où pour éviter le concassement des rotules on a placé

en façon de coussinets graisseux, les voyageurs Henry et Champollion l'ainé. Dans les moments d'émotion et de révolution, ces deux personnages ont beaucoup à souffrir, se trouvant pétris par cinquante-deux genoux à la fois, mais ^{les} horions qu'ils sont dans le cas de recevoir par la tête, les empêchent de ressentir très vivement les inconvénients de la pétrissure. Un mal chasse l'autre.

Légère collazione à mi-chemin. Tutti frutti, mais point de pezzì!! Au départ, la pluie commence à tomber. Au sitôt on forme des auvents mécaniques de toute espèce. M^r. Ritter qui s'est huché sur le siège de devant pour bien voir des amis et la pluie, n'y trouve que des ennemis, de la pluie et d'horribles discordes, en flanc, en tête et en queue. Des corbins, sortis de la voiture, l'accrochent et le fixent à son siège, comme jadis Prométhée à son rocher. Une fois fixé, les vautours commencent. Les uns le chatouillent pour les fausses côtes, les autres remplissent ses poches des feuilles épinettes de l'Ananas. Prométhée exclame et crie Merci!

D'autre part, éclate la conspiration des vues longues contre les vues courtes. On sait ^{vaguement} qu'il y a quelque part, en Lombardie ou ailleurs, un camp de cent mille hommes. Les vues longues s'entendent pour s'écrier toutes à la fois : Voilà le camp, là bas! voyez, voyez! Plus de vingt mille tentes!! Et cette batterie! oh! cette batterie!! — Aussitôt les vues courtes s'abymant le cristallin à chercher la batterie et les vingt mille tentes. Elles les voient, mais pas bien distinctement. Pour les tentes, à la bonne heure, car il y a sur la colline un troupeau de moutons blancs, mais pour les hommes, c'est confus. Flanzer et Champollion qui ont un longeon, commencent pourtant à reconnaître des uniformes. . . . Oh! Hé! s'écrient les vues longues, la statue!! la statue de St. Charles!! là! oui là!! et les vues courtes admirent les formes d'un grand nigaud de peuplier.



Sur ces entrefaites on arrive à Sesto-Calende où nous devons quitter la voiture. M^r. Töpffer, content

du postillon, lui offre cinq francs de bonne main. Mais celui-ci lui répond qu'il veut rire. M^r. Töpffer proteste qu'il n'en a aucune intention, et que jamais il n'a été plus sérieux. — Allons-donc! avec vos cinq francs! — Vous ne les voulez pas? — Non! — Comme il vous plaira. Alors le postillon changeant de ton, insulte, menace, parle du Commissaire. — Allons-y, dit M^r. Töpffer, et les voilà en recherche du Cadi, que l'on trouve huché dans une chambre haute, petit cherif seigneurial avec



papierasses et écritoire.

M^r. Töpffer a beaucoup de peine à trouver le commissaire parmi ces papierasses. C'est en effet un tout petit gros homme oblong, qui dépasse seulement du menton un énorme pupitre. Il est d'ailleurs encadré dans quatre ou cinq infolios de registres qui le masquent presque entièrement. Le postillon expose son affaire mielleusement et chapeau bas : Monsieur le Commissaire sentira, dit-il, que traiter vingt-huit personnes, ce n'est pas peu de chose. D'ordinaire six, huit encore, ... mais vingt-huit,

M^r. le Commissaire ! vingt-huit !! M^r. Töpffer parle ensuite avec toute l'éloquence d'une vertueuse indignation, après quoi le petit commissaire se ramasse en pelotte pour digérer son pensée qu'il ex-
pectore bientôt en ces termes avec un timbre rominaqrobis.

Cocher, Monsieur me paraît un homme raisonnable. (M^r. Töpffer s'incline) et votre roi =

sonnement me paraît dénué de raison. Il n'est point vrai, cocher, que vous ayez traîné vingt huit personnes; ce sont vos chevaux qui ont fait cette besogne. Or les septante francs convenus à Milan poient cette besogne en entier. Il me paraît même qu'il y eût eu quarante huit, cinquante huit personnes, que vos épaulés, cocher, n'en ayant pas souffert davantage, vous seriez peu fondé à en induire une bonne main plus grosse. Laisant donc cet argument de côté, il ne vous reste qu'à faire valoir vos services personnels et il me paraît, cocher, qu'à cinq francs ils ne sont pas mal rétribués. En sorte que si Monsieur y voulait bien ajouter un franc en considération de ce que vous êtes un homme chargé de famille, il me paraît que vous n'auriez rien de mieux à faire qu'à être content et reconnaissant. Après ce petit raisonnement qui en vaut bien un autre, le petit gros commissaire congédie les parties, et se ramasse de nouveau en pelotte.

Or Sesto Calende, on passe le Tessin sur des bateaux remplis de harpies, qui nous divisent en différents détachements pour nous mieux carotter. Plus de commissaire, et nous entrons dans une route où il en faudrait à chaque portée de fusil au moins un. M^r Cöjffer regrette de n'avoir pas fait une offre à celui de Sesto qui paraissait très portatif. Un pocket-commissaire.

Au delà du fleuve, Doguins Proyaux et Carabiniers, puis la nuit qui nous surprend au point que Champollion et son longeon s'étend par terre, ayant pris une borne pour un grand chemin. D'autre part M^r Cöjffer se ressouvient de son accordien et cherche la note à nouveau.

Pour éviter la carotte dans ce pays carottissime, M^r Cöjffer envoie faire prix pour le souper, il n'aboutit qu'à se faire carotter négativement. Le souper est exquisissime. Vous ne payez que tant, mais vous n'avez rien à manger. Autant de convives, autant d'Ugolins qui se rongent les pouces.

Les lits sont petits, mais les dormeurs réduits à rien par le jeûne y entrent sans peine.

Toutefois dans le lit Ritter et Gail, ils sont obligés de se lever quand ils veulent changer de position.

Troisième Journée.

Le lever est tardif, du moins celui de M^r. Cöpper, qui, ayant oublié complètement de se réveiller, se fait attendre jusque vers dix heures. Dès qu'il a paru, on absorbe un déjeuner rarissimo, carotissimo, intermittentissimo. Après quoi on quitte Arosa, non sans aller visiter la statue de St. Charles, belle et majestueuse autant par sa noblesse naturelle que par ses proportions gigantesques. On achète des harpies du lieu du vin, du pain, des Raisins, et M^r. Ritter se coupe le doigt. Il met à profit sa blessure pour attirer sur lui l'intérêt, par des crises de souffrance très bruyantes, ou pour éloigner de lui les importuns lorsqu'il cherche des amis et la paix. Ainsi tout prospère entre bonnes mains. Il est des gens à qui la maladie rapporte plus que la santé, qui n'est plus alors que le second des biens.

Le ciel, menaçant dès le matin, commence à se fondre en eau sur nos têtes et sur celle de St. Charles. Les costumes pluvieux sont en conséquence endossés, et l'on se remet en route quand même. M^r. Ritter a des crises qui font surgir les échos. C'est qu'on lui inquiète son sac, ce qui lui fait mal au doigt. Bientôt après il se trouve mieux, et tient des propos imprudents. Après tout, dit-il, je n'ai aucun mal, et ne crains personne, je vous livre mon sac... Aussitôt deux ou trois légions de brimborions fondent sur lui, et pour le prendre au mot, le prenant par le sac, et lui font éprouver des tiraillements rotatoires qui l'amènent à crier merci, et à se repentir infiniment de ce qu'il a pu dire d'imprudent dans un moment où, dit-il, la douleur de son doigt lui ôtait la raison.

Halte à Belgirata, sur le lac majeur, à propos d'un petit café qui est bientôt mis à sec.

Pendant

que l'on stationne dans le dit café, paraît le bateau à vapeur, le Verbano. Les dix-neuf voyageurs qui se trouvent ici rassemblés y montent, à l'intention de rejoindre à couvert les 11 autres qui doivent s'arrêter à Stresa, en face des îles.

Le Verbano est un batelet assez mal tenu et où la machine produit un mouvement qui tient les passagers en état constant de soubresaut. Les dix-neuf soubresautent donc, et M^r. Pitter a des élançées.

Les dix-neuf veulent descendre à Stresa, comme il leur a été garanti, et s'embarquent à ces fins dans un des bateaux de l'administration. Ma, perché, pourquoi, l'administration les fait conduire, bon gré, mal gré, à l'Isola Bella, où ils sont déposés sur la rive. Et puis arrangez vous. Encore gosse, si c'était sur terre ferme!

Le temps est si affreux que M^r. Cöpper, après avoir étudié les ressources de l'auberge insulaire, décide qu'on y passera la nuit, ce qui permettra, si l'aurore du lendemain se lève belle et riante, de visiter les îles avant le départ. Après quoi, il frète un bâtiment, et accompagné de M^r. Sargus, cingle au travers des orages vers les rives de Stresa, d'où il ramène les onze à l'Isola. Grand feu et vin chaud. Rires de peur de loup mêlés de crises.

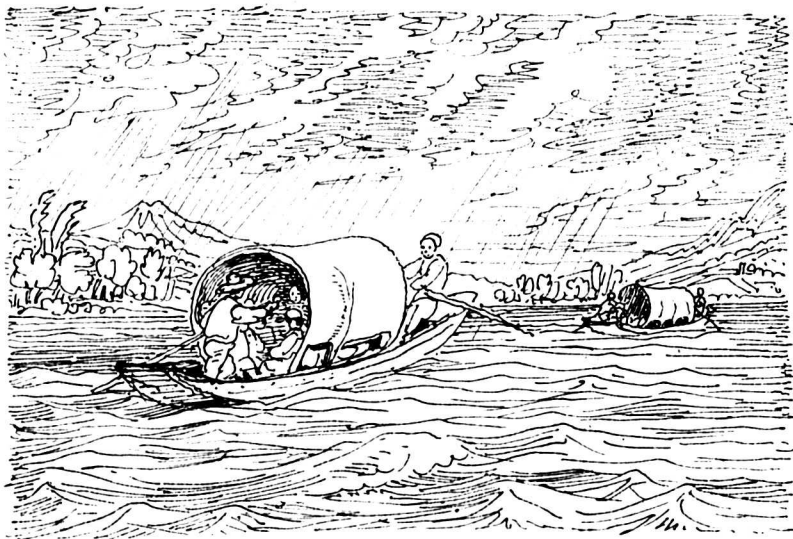
Suit le souper autour d'une table étroite. Le vin est servi dans une bouteille Madra, immense dame jaune, peu facile à mettre en branle. Nos hôtes, très bonnes gens, s'empressent de nous traiter de leur mieux. Pendant ce temps la pluie tend à submerger l'île.

La couchée est diverse. Bruyante et riante. Dans une des chambres, couchent, avec les voyageurs, des tas de châtaignes et de pommes de terre, d'où naissent quelques bombardement nocturnes. Dans la seconde chambre il se fait une chasse aux chats, tandis que dans la troisième, il y a une bataille contre les rats qui ont voulu se promener sur les lits. Plus loin, où l'on disparaît enterré

dans une paille en maïs. Pictet est calvinisé, d'Ugolin qu'il était. Les allemands conversent gravement du gosier. Champollion, qui couche seul sur un sofa est retrouvé le matin avec deux co-dormeurs que les dis = cordes civiles ont forcés de s'exiler d'un lit à trois.

Quatorzième Journée.

L'aurore ne se montre pas, mais à sa place un jour blafard et une pluie à fil, à bouche que veux-tu, comme dit Pingot. Ces belles îles, cet horizon si riant naguères, tout est effacé derrière un réseau



de gouttes qui tombent droit et serré. M^r Cœffer, l'Amiral, n'en fête pas moins une flotille, qui nous porte à demi-noyés, vers les parages de Farioto, où nous sommes rendus à la terre plus ou moins ferme.

Point de lait à Farioto, il faut donc renoncer au café et tomber dans la fourchette comme à Santia Fétida. En attendant que les côtelettes soient cuites, les uns se sèchent à un grand feu, les autres jouent avec un zibou (hibou) mal élevé, lequel ne se fait aucun scrupule de sa-

lier les manches d'habit, sans demander permission. D'autre part une voiture de voyageurs vient se déballer dans la cour et il en sort six originaux qui ouvrent de grands yeux à notre vue. Comme

des relations de politesse et bon voisinage s'établissent entre les deux caravanes, il importe de donner quelques détails sur nos six nouveaux amis.

C'est une bizarre réunion de très bonnes gens qui vivent très bien ensemble, tout en riant sous cape les uns des autres. Causez à la société réunie, enchantés les uns des autres; causez à chacun à part, il ne peut s'empêcher de rire en pensant à chacun de ses compagnons, tous incroyables, tous ^{sortis} des petites maisons. Voici maintenant l'inventaire; il y a trois Dames et trois Messieurs.



Une jeune Romaine, grand enfant de vingt ans, riant, folâtrant toujours ne sachant mot de français, ni d'aucune autre langue que la sienne. Du couvent, d'où elle sort, elle passe à Londres. C'est une transition brusque.

Une dame française entre deux âges, dame à imagination qui se frappe et s'enthousiasme volontiers, moins enfant, mais toute aussi riante que la précédente, d'ailleurs la plus aimable de la troupe. Charmée de notre manière de voyager, elle est sur le point de prendre le sac et s'enrôler.



Un couple irlandais que les deux précédentes dames ne peuvent pas même regarder sans rire. L'irlandaise a un costume tirant sur Mlle Panache, chapeau buchille, robe basin, schawl court; cette irlandaise parle un français lent et soigné, tiré de la grammaire de Levizac, et du guide de la conversation; ce qui ne manque pas de faire éclater de rire la jeune Romaine, bien qu'elle n'y comprenne rien. Ce couple est très avare et très peureux, ce qui devient



une source d'amusement pour les autres voyageurs qui ont découvert tout de suite ces deux côtés faibles.

Un jeune Bernois fashionable faisant l'aimable, roide en cravate, serré de taille, et chevalier des dames.

Plus un vieux Bernois, ancien militaire, qui parle gut-turalement et entremêle son langage d'adverbes singulièrement énergiques, que l'on chercherait en vain dans le vizac, et le qui-de-de la conversation. Son affaire principale est d'effrayer l'Ér-londonais sur le coût des vivres et sur les dangers du Simplon, de manière à le tenir dans une inquiétude continuelle, au grand plaisir de la société.

Tels sont les six personnages que les circonstances ont réunis d'unanimité dans une même voiture. Pour dire vrai, nous dit leur gros voiturier, je n'en ai jamais vus comme ça. C'est les quatre parties du monde. Ça dure du matin au soir!!.....

La pluie continuant à tomber sans que rien puisse prévoir qu'elle doive cesser, M^r Töyffer se décide à laisser Mad. Töyffer et quelques uns des voyageurs jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un char pour nous rejoindre, puis il ordonne le départ des autres. Chacun invente ce qu'il peut pour se défendre en tout ou en partie contre l'eau du ciel; les propriétaires de parapluies sont coïlés, chargés par les non-propriétaires; quelques uns dédaignent de viles précautions et veulent affronter l'orage sans autre appui que leur bonne conscience. Ainsi font les Champollion, ainsi fait M^r Töyffer, aussi ruissellent-ils au bout de quelques minutes comme des saules pleureurs par la tempête.



A la pluie se joignent les rubans, et aux rubans, la pluie. De détresse, on marche ferme; et de désespoir, on rit. Le chemin est atroce: ad gradum instabilis, procedentibus lubricis, ce qui veut dire: on s'empêtré dans un patin ou l'on varaffe dans des quilles. Hagermann, abrité sous le parasol de M^ll^{le}. Töpfer, n'a rien à craindre des rayons du soleil. Andéoud et Tavan, associés de parapluie, sont secs d'une épaule, noyés de l'autre. M^ll^{le}. R. sous son parapluie à jour, a mis tous ses costumes à la p^{re}. Bardessus, tenue de bal; il se rend au casino. Bardessus, blouse de marchand forain; il se rend à la p^{re}. Le tuteur avec sa redingote de toile semble une lessive échappée. M^ll^{le}. Lucien absorbe. M^ll^{le}. Pictet distille. M^ll^{le}. Hippolyte dépose. Plusieurs sont indigotés par leur chemise bleue; tous tiempés comme des ruis-seaux. Mais le plus étrange est le voyageur Galline et ses bonnets de coton. Son chapeau de soie s'est affaibli, tandis que ses poches horriblement enflées semblent des bottans de cloches qui lui inquiètent les mollets. Heureusement qu'il a pris la précaution de les tenir sur l'avant.



Aussi, à la hauteur d'Ornavasco, un feu qui brille dans une cabane nous attire tous. La maison envahie, et c'est où qui pourra le mieux se fumer, se sécher, se griller, au vaste incendie que notre hôte entretient avec des fagots de sarments. M^ll^{le}. Galline jugeant que si l'on grille l'extérieur, il ne faut pas que l'intérieur reste froid, offre à la troupe reconnaissante quelques verres d'un muscat d'Asti qui produit d'effets merveilleux. Nous quittons bientôt la Cabane à peu près secs, très réconfortés, pour affronter

nouveau les rubans et la pluie, la pluie et les rubans.

Trois lieues plus loin, à Vergogna, même sécherie champêtre, même dose d'Orti prise à l'Intérieur, pour les soins de Mr. Ritter. Il est décidé là, qu'insensibles aux offres de charres qui nous sont faites, on poussera à pieds jusqu'à Domo, d'une seule étape.

Bientôt arrivent les voyageurs laissés à Pariolo. Après des recherches inouïes, ils n'ont pu trouver qu'un



un misérable char à banes, découvert. Sur ce char, on a placé des sacs, de la paille, et pour couronnement un parapluie en toile cirée et à portraisson, au lieu de balaines, comme sont les parapluies du pays. Pour être abrités, les voyageurs se sont groupés pyramidalement sous cet auvent, ce qui leur donne un air théâtral. Mad. Toffier et Mr. Soyons au haut, des brimbórios à l'entour; Vous diriez Sémiramis et Assuérus, avec des petits Corybantes, sur le boulevard de Babylone.

Aux rubans et à la pluie, bientôt se joint le crépuscule et la nuit. Le voyageur Pitre se démoralise, et reste amèrement en arrière. Pour l'attendre, la tête de la colonne fait une halte souterraine sur des tonneaux mouillés, puis repart; Mr. Ritter voulant bien se consacrer à attendre et à remoraliser Pitre. C'est chose très difficile, car il reste à franchir un ruban normal, d'une lieue de long, plus rectiligne que la règle d'un géomètre. Aussi la démoralisation s'étend et la troupe épouillée, gémissante, délavée

délavée, affadie, arrive à Paris par détachemens déplorables. Mais quel plaisir de toucher au sein de changer d'habits, de trouver du feu!!

L'hôtel est intermittent. Le service aussi. Les chambres sont données, puis reprises, puis redonnées puis rechangées, ce qui provoque des transmutations de voyageurs demi-vêtus. Mme Cœffer a demandé du vin chaud, un bishop restaurateur, ce bishop transmigre, émigre, remigre, arrive enfin avec la soupe, entre en lutte avec le souper, migre et démigre et finalement transmigre hors de plusieurs estomacs.



Aussi, à peine le souper est servi, au milieu de la gaieté et du bruit, voici venir M. Pilt qui pâlit comme un cholérique et tend à un affaiblissement complet. Vite, il émigre. Pendant que M. M. Galline et Cœffer rient au spectacle du teint clair de leur compagnon jadis coloré, voici venir qu'ils s'éclaircissent eux-mêmes, s'affaiblissent sérieusement, entrent en syncope, et vite émigrent. A peine sortis, Lucien défaille, émigre; Blondel émigre. La table se dépeuple et les convives restans se

mettent à manger pour quatre.

Tandis que les émigrés, chacun dans leurs chambres, vaquent à leurs affaires, des éclats de rires se font entendre aux quatre points cardinaux. Ce sont les gens de la voiture qui rient les uns des autres jusque

par de là minuit. Le vieux Bernois bouddonne; la Romaine éclate; l'Écossaise rit en mesure; son époux songe au Simplon et aux luges. On lui a décrit le passage de cette montagne comme une affaire où le tout consiste à se tenir parfaitement en équilibre sur une luge qui glisse le long d'une arête de glace. À droite et à gauche précipices sans fond, crevasses béantes, abîmes ouverts. Aussi ses voisins lui semblent-ils doublement fous de rire à l'approche d'un passage si terrible.

Les émigrés ne tardent pas à revenir se mettre à table. Mais ils trouvent le souper singulièrement consommé. Pictet en a pris pour lui Pictet, pour Agolin et pour Calvin. Heureusement ils n'ont qu'un appétit convalescent. Bientôt tous vont se coucher, guéris et repus.

Quatrième Forcée.

Dès le grand matin, la voituree rit par ci par là, se disposant à descender le Simplon. La pluie tombe toujours à bouche que veux-tu. M^r. Töpffer ne sachant trop quel parti prendre, prend le parti d'aller chez le barbier. Il a le bonheur de tomber sur la main la plus légère, sur le rasoir le plus affilé qui existent ou puissent exister; le bruit s'en répand et aussitôt mentons d'arriver chez l'industriel. Quel dommage qu'il soit frotté d'ail!

Après ce parti-là, M^r. Töpffer toujours plus incertain prend celui de faire déjeuner, c'est, dans cet hôtel, un parti qu'il ne faut pas prendre si l'on est pressé. Pour avoir du lait, ils commencent par acheter des pâturages pour y avoir des vaches, et finalement ils vous servent du lait de chèvre ou de brebis. Le pot à lait est une soupière, la cafetière, idem. Pour les tasses les unes sont microscopiques, les autres cyclopéennes, plusieurs ne sont autres que des verres à boire. Ainsi changeant

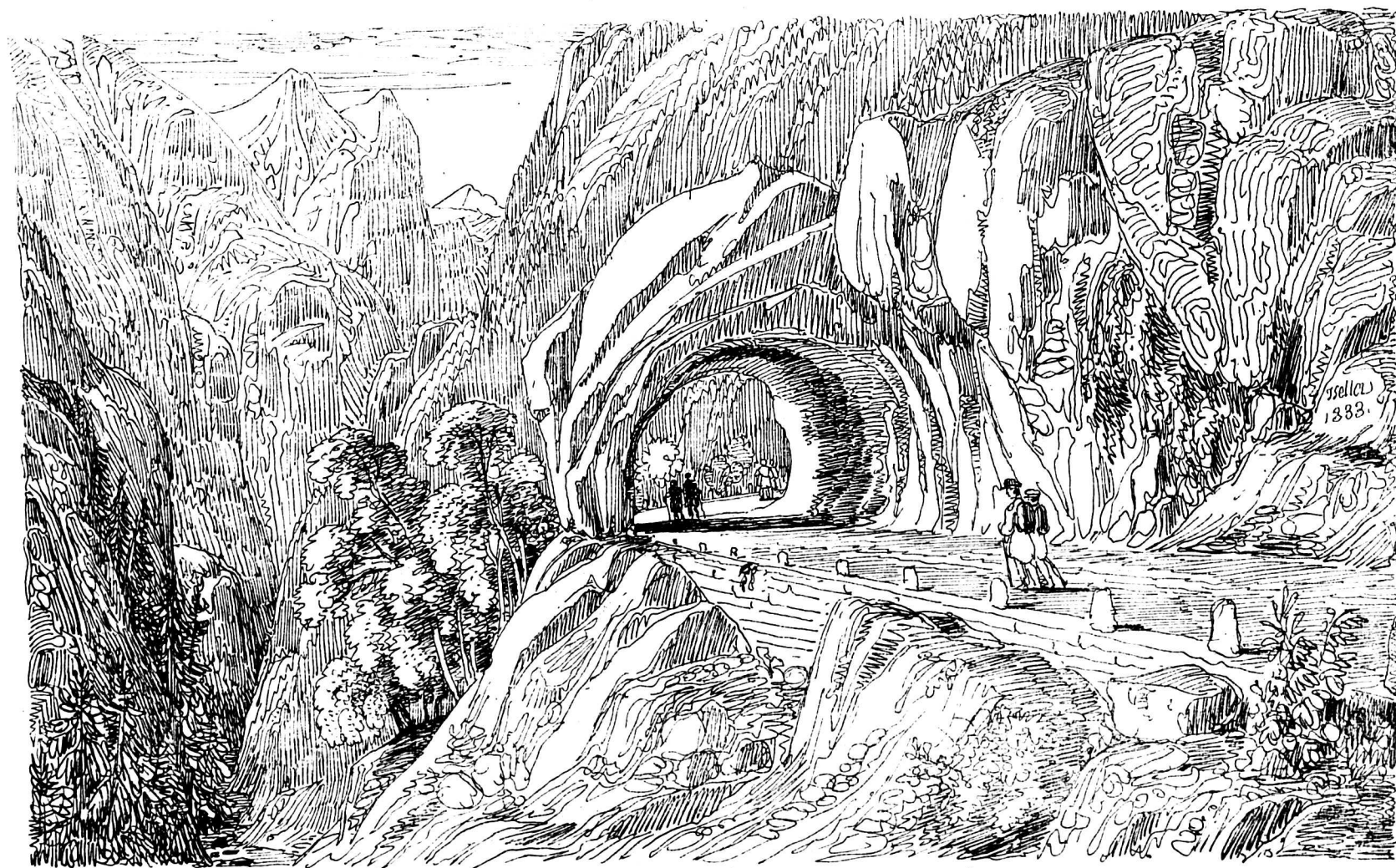
les usages selon les pays. À Domo ils mangent le beurre fort, très fort.

Pendant qu'on déjeune, la pluie qui tombe depuis quarante huit heures sans interruption, paraît se ralentir. Aussitôt M. Töyffer donne l'ordre du départ, après avoir fiâté une voiture pour les sacs et les invalides. Le temps est toujours menaçant, mais audaces fortuna juvat, et nous sommes dès lors destinés ne plus recevoir la pluie jusqu'à notre retour.

On sort de Domo d'Ossola, comme on y entre, c'est à dire par un ruban normal de toute longueur et de toute rectitude, qui ne finirait pas, sans les Alpes contre lesquelles il aboutit à Crévola. Il y a deux choses à Crévola. Un pont hardi et magnifique, et une boutique très modeste. Mais cette boutique de mercerie, épicerie, rubannerie, a des attraits secrets qui attirent singulièrement la Caravane. En effet, parmi les objets de mercerie on y trouve des tranches de saucisson sur des miches de pain frais, espèce de sandwiches à l'usage des piétons; on trouve parmi les articles de rubannerie des petits verres de rossolis et toute sorte de douceurs. Le pont est beau, mais la boutique est charmante. Sans le pont on ne pourrait pas passer, mais avec la boutique on passe avec bien plus de plaisir. L'architecture est belle, mais les sandwiches ne sont pas vilains.

Ici nous atteignons de fort bons chemins, comme sont d'ordinaire les routes de montagnes. Les nuages sont plus diaphanes, et la fraîcheur rend la marche facile et agréable. C'est le temps où les troupeaux descendent des hauteurs, nous en croisons une multitude, comme aussi des chaises de poste d'Anglo-Baillans. Les trois personnes respectables ont repris leur système d'avant-repas qu'elles poursuivent tout le long de la route, à partir de Crévola. Appesantis par des omelettes à la volentia ils restent à l'arrière et ne sont revus que vers le sommet.

Après la Galerie d'Isella, le gros de la troupe envahit le bouchon du lieu et y ngolinise ferme, sans même se souvenir qu'elle a déjà ngolinisé à Crévola. Chose déplorable que ces estomacs oublieux,



qui, toujours prêts à recommencer, ne gardent aucune souvenance des repas passés ! chose déplorable ! comme vit la bourse commune. Au moment de partir, voilà Pictet qui recommence, ne s'apercevant point qu'il vient d'absorber trois miches et deux fromages. C'est déplorable !

Si l'on franchit bientôt la superbe Galerie de Gondo et l'on atteint au premier poste Suisse. Pirat à la Suisse ! Plus de passeports, commandans militaires, doguins et Corabiniers royaux !! Arrière les autorités



ombageuses, tyranniques, taquines ! L'esprit révolutionnaire comprimé pendant quinze jours éclate en hurras !! M. Töyffer ayant repris sa dignité de l'homme, remet son chapeau de côté, il brave Metternich et l'empereur d'Autriche, et, voyant un gracieux gendarme, plus un jorjol petit employé qui à eux deux, gardent la frontière, il entre en colloque et fraternise.

Bientôt après Gondo, les piétons prennent une spéculation qui abrège d'une heure sur la voiture, et au crépuscule ils atteignent au village. Les premiers arrivés annoncent à l'auberge l'arrivée pro-

chaine de l'armée. L'hôtesse leur annonce qu'elle n'a plus de place. Les nouvelles apportées par un courrier à M. Töyffer lui font hâter le pas : Plus de place, Madame ? — Non, Monsieur, tout est pris. — Tout ? — Tout. — Quel malheur, Madame, nous qui nous sommes si fort réjouis de nous trouver dans votre excellente auberge. — Du moins à peu près tout. — Dans votre auberge si renommée. — Nous n'avons

plus que six lits. — La meilleure des auberges. — Nous aurions encore quelques sofas, mais vous ne seriez pas assez bien. — Nous serions toujours à merveille si seulement nous sommes dans votre auberge. — Et j'ai quelques matelas par terre. Entrez, Messieurs, et Madame? — Elle arrive. — Bien, entrez, entrez. Et l'on ne se fait pas prier. Tout d'un coup nous voilà dans le salon où nous trouvons qui? La voituree qui nous reçoit comme d'anciens amis.

L'entrevue est très animée, on cause tous à la fois. Le voyageur Henry fait la conquête de la jeune romaine qui lui flatte la joue de la main, ce qui lui vaut plus tard lazzis et compliments à bouche que veux-tu? et même plus que bouche n'en veut. La dame française se fait conter tous les incidents de la route, et s'enthousiasme à chacun. Le voyageur Pictet, qui parle anglais, s'attire de la part de l'Irlandaise les plus flatteuses hommages sur l'excellence de sa prononciation. Le vieux Bernois conte à portée les tribulations de l'Irlandais, à propos de la luge fatale, et comme quoi aucun raisonnement n'a pu l'engager à faire une dépense de vingt sous que tous, par malice, lui conseillaient comme utile et indispensable. Bientôt la voituree nous cède la salle, à l'exception du vieux Bernois qui devient de plus en plus interminable et adverbial dans ses récits.

Le souper se faisant attendre, l'on dispose les chaises en amphithéâtre et M. M. Töpffer, Pictet et Sayous jouent une charade devant leur public en blouse. Le mot est ayent qui se décompose ainsi:

Aie!! Monsieur Pictet, transformé en enfant de sept ans, subit une opération dans sa dentition. La dent ayant trois pouces de long, l'opérateur, M. Töpffer est obligé d'employer le fer, l'acier et les grands leviers à bascule, pendant que le père, M. Sayous, tient le crâne à son enfant. Il n'est donc pas étonnant que celui-ci dans un âge encore si tendre crie aie! aie!! aie!!!

et recrie encore aïe! aïe!!

Oeil. c'est une scène toute en œils de boeuf. Mais vient l'entier qui enlève les suffrages de l'assemblée. M^r. Cöpper s'équipe en agent de ballet; M^r. Sayous en Reine infortunée, et M^r. Rittner en bambin royal duquel dépend le sort d'au moins dix Royaumes; puis l'action commence. L'exposition est majestueuse, l'agent conspire, et la reine dissimule du geste, peu à peu s'anime, s'irrite, entre en coliques, et alors l'illusion est complète. Paraît le bambin royal qui, pris et repris en cadence, fait mal à voir, tant à cause de son âge tendre, qu'à cause des révolutions de Royaumes qui doivent s'en suivre. Suit la péripétie, qui est un grand pas de deux, suivi de pirouettes à vis sans fin. Les pirouettes agissent sur l'agent qui s'attendrit, alors la reine l'inonde de caresses, et le bambin survenant vient achever ce tableau enchanteur. Par ce dénouement tous les royaumes sont contents et rentrent dans leur assiette.



Ce qui est particulier dans cette charade remarquable c'est qu'aucun des assistants ne devine le mot. Si ce n'est le voyageur Robert qui en devine un autre. Le premier, dit-il, c'est instrument, le second, c'est bâtisse et le tout c'est instrument de bâtisse. C'est ainsi que l'observation des faits ne conduit pas toujours à la vérité. En cette occasion le voyageur Robert se montre bien étrange et novateur.

Survient enfin le souper, qui est exquis, comme tous ceux qu'on fait dans cette excellente auberge!

Après quoi on gagne silencieusement les lits, pour ne pas réveiller les voitures. Tous se trouvent être exquis, bien que de diverse nature. Certains dorment sur des tables, plusieurs reçoivent sur des Ottomanes.

Seizième Journée.

Il ne s'agit plus, comme dit l'autre, d'aller lutter à jeun contre l'air des hautes Alpes, aussi cette journée commence-t-elle par un copieux déjeuner. Ici les pâturages ne sont pas loin, aussi le lait est-il



non moins abondant qu'excellent. Puis, le sac sur le dos, on prend congé de l'hôtesse et l'on part sur ses jambes, pour le brouillard du matin. Au bout d'une heure de montée M^r Cöpper gagne la prime offerte dès longtemps par M^r Ritter au premier qui signalera un coin bleu dans le ciel, c'est un sou, plus l'honneur.

J'ai commencé une discussion tellement animée, éfrénée, tourbillonnante que plusieurs s'y tournent la tête ou y perdent le souffle. Elle commence entre Champollion et M^r Ritter et ne termine que par l'épuisement total des vingt-huit voyageurs, y compris M^l Cöpper. M^r Ritter donnant depuis la veille toute son attention et ses louanges au tracé de la route que nous parcourons, Champollion commence à en prendre ombrage pour son héros Napoléon. Sans Napoléon, s'écrie-t-il, rien de tout cela!! Dites plutôt, rétorque M^r Ritter, sans M^r Cécid. — Comment! ce n'est pas Napoléon à qui on doit cette route!! — Comment! ce

n'est pas M^r. Céard qui l'a faite !! Voilà l'affaire engagée. A qui revient le plus de mérite de ce bel ouvrage, à Napoléon ou à M^r. Céard? Tous entrant successivement en lice. Les trainards à l'ouïe des syllogismes pressent le pas pour ferrailler aussi. Le tumulte est horrible. Champollion aphorise en tierce et en octave, à chacun et à tous venans. Rodolphe rétorque à Champollion. M^r. Pitter lui met des syllogismes au pilon. Galline pose des principes. M^r. Sayous prend à part et ramène à la raison. M^r. Cöffer met des poids dans la balance. Madame Cöffer les ôte. Lucien distingue, Cavan nie, Quil n'entend pas, Rouville résume et tutti quanti, tutti frutti, et cætera charivari. De conclusion point, mais voici le soleil qui perce les nuages et vient nous rechauffer quand déjà nous n'avons plus froid depuis longtemps.

L'on a bâti au sommet du passage un hospice qui sera desservi par les Pères du St. Bernard. Cette maison est à peu près achevée et l'on y reçoit déjà les voyageurs. Pour nous, rien ne nous empêchant à y entrer, nous poursuivons notre route, causant en fort mauvaise part de M^r. Delaplanche, lequel nous avait promis de nous venir rencontrer dans ces parages. Au moment où M^r. Cöffer se répand en plaintes amères sur ce donneur de bonjour, Hentsch, qui est à l'avant-garde, crie de toutes ses forces, M^r. Delaplanche!!! et effectivement l'on aperçoit au loin un point blanc qui monte, les mains dans les poches. . . . Aussitôt toute la Caravane se met au grand pas de course, et avec un cri



de joie continu, arrive éssoufflée auprès de M^r. Delaplanché qui rebrousse avec elle. L'on arrive ainsi à la jolie station de Pèrisolte où la bourse commune toujours grande et généreuse, commande une soupe économique.

De cet endroit la descente se fait en trois trains. Le char de M^r. Delaplanché prend les devans avec son chargement. Une troupe sous la conduite de M^r. Cöyffer spécule par l'ancienne route, mais ais sentier suspendu sur des abîmes à faire trembler un jélandais. Le troisième détachement suit le tracé de la nouvelle route sous la conduite de M^r. Ritter, qui marche la boussole en poche et la montre à la main aux fins de prouver qu'il gagnera sur la Spéculation. Comme celle-ci fait des haltes de trois quart d'heure, les deux détachemens arrivent au bas à peu près en même temps, ce qui est cause qu'à distance M^r. Ritter triomphe, la montre à la main; mais une fois au fait de l'allure intermittente de ses adversaires, il ne triomphe plus, et remet sa montre en poche.

La première personne que nous rencontrons à Brigg, c'est le vieux Bernois, lequel s'est détaché de sa voiture, qui, dit-il, ne pouvait plus lui aller, d'autant plus qu'il veut visiter les vignes sur la route, et pousser jusqu'à Fribourg, pour voir le pont. Toujours adverbialement parlant.

Comme il est encore jour on visite la ville et les boutiques qui sont au nombre de deux, mais il n'y a personne qu'une sonnette. On tire la sonnette, paraît un voisin, il ne reste plus qu'à aller chercher pour les champs et les montagnes le maître de la boutique. Pendant ce temps M^r. Cöyffer fait une politique voiture. Mais ici, tant à cause de la nature des chars, qu'à cause de celle des habitants, la diplomatie est beaucoup plus simple que de l'autre côté des Alpes.

Souper admirable, mais fort en pruneaux. Or les pruneaux ont ce désavantage que...

Ici M^r. Cöyffer s'arrête court et expose le reste de la théorie dans le huit-clos de l'oreille de M^r. Ritter. Ritter. Toutefois, à voir les deux théoriciens l'on peut juger que la théorie est risible. Ils tombent

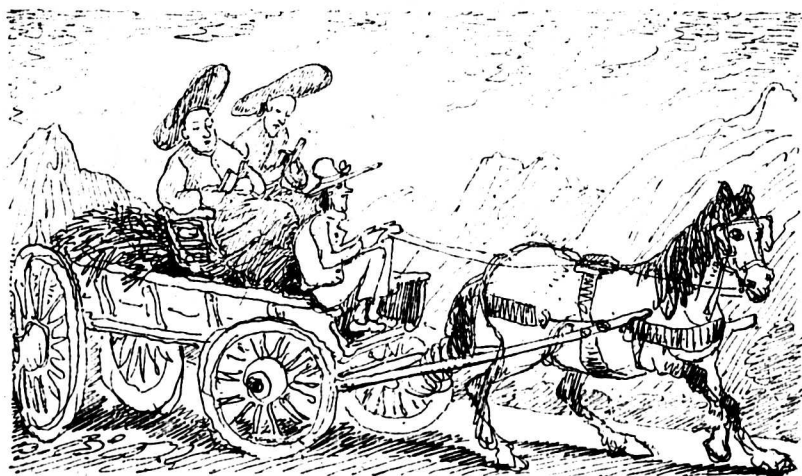
Cependant, à voir les deux théoréticiens l'on peut juger que la théorie est risible. Ils tombent même dans le vice faible, qui est toujours un peu dégradant.

À l'exemple de M. Delaplanche, quelques voyageurs empletent ici des peaux de chamois, meuble pour l'hiver qui s'approche. M. Galline est sur le point de n'en point acheter faute de pouvoir faire un choix entre deux de ces peaux dont l'une a ceci, mais d'autre part l'autre a cela. Ce qui nous pousse bien involontairement l'autre entre ses deux bottes de foin. À la fin, M. Ritter prenant l'un M. Galline prend l'autre et sort de son équilibre.

Dix-septième Journée.

De bon matin, les vingt-neuf voyageurs s'emballent dans deux grands chars pour rouler par un temps magnifique sur la route plate et facile du Valais. Bien que les chars soient suspendus sur bois, les quatre journées de marche qui ont précédé, les font trouver fort molles. Au bout de deux heures, ils s'arrêtent à Tourtemagne (la grande tourte) où se fait un déjeuner à deux trains. En attendant le départ, on va visiter la cascade du lieu, plus retirée, plus modeste, mais bien autrement pittoresque que celle de Dissevache.

Nous sommes suivis par un autre char qui voiture deux jésuites de Brig. Ces bons Messieurs ont chacun leur bréviaire ouvert à l'endroit. Dès que nous les regardons, ils lisent ardemment leurs oraisons; dès que nous ne les regardons plus, ils nous regardent et oublient leur bréviaire. Il dépend donc entièrement de nous, de leur donner de l'ouvrage, et ainsi faisons-nous à chaque instant.



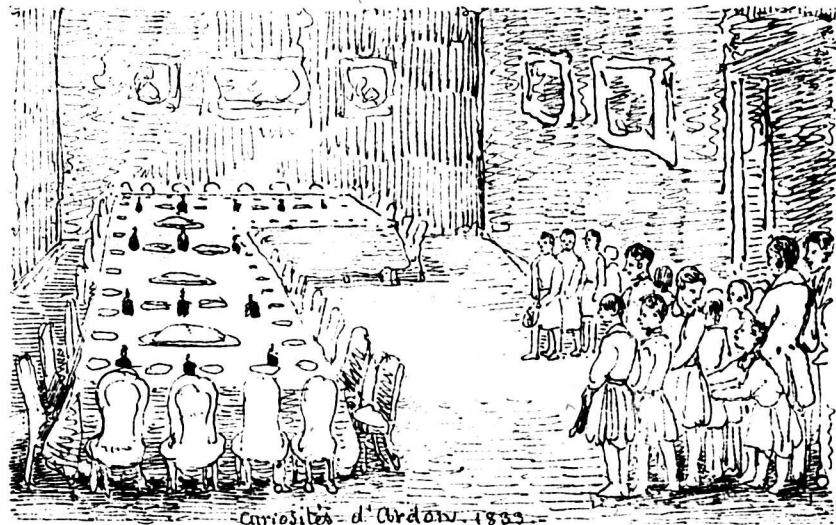
Arrivée à Sierre, le plus joli village du Valais. Il y a des boutiques avec boutiquier, ce qui facilite à M. M. Töpffer et Ritter un achat de tabatières qui se trouvent être hygrométriques et barométriques. Elles s'ouvrent au soleil, viennent ~~de s'ouvrir~~ à l'ombre, elles ne s'ouvrent plus. Ça joue bien moins ^{bien} que les deux Jésuites.

Non loin de Sierre paraît un cabriolet. C'est M. F. Duval qui vient à notre rencontre, et se brousse avec nous. Charmante surprise, qui nous met au grand complet et en grande fête. Nous voici prêts à débarquer à l'hôtel de Sion, où grâce à l'influence de notre nouveau compagnon, on se met en quatre pour nous bien recevoir. Le vieux Bernois est par la grand'place qui cause, rigole et quarterons.

Souper bien remarquable, et à table d'hôte, car une famille Anglaise prend le thé sur le prolongement de notre table. Par malheur, leur box à thé vient à choir, et aussitôt toute la famille est dans le trouble et quimpe sur les chaises, pendant que nous fonctionnons dans le plus grand ordre. Vrai repas de noces. Parmi d'innombrables mets, un mets délicieux, un Foison. Puis au dessert paraît un punch! (c'est une politesse adressée par ces deux Messieurs à la Caravane) mais un punch!! Car il y a punch et punch. Celui-ci est déclaré unanimement punch unique, punch modèle. Toasts. Rires. Sommeil.

Dix-huitième Journée.

Départ matinal dans les mêmes chars, ou à peu près. À Ardon, M. Duval nous conduit à voir l'établissement. Parmi les curiosités qui passent sous nos yeux, il s'en trouve une, une ma foi . . . qui vaut, le matin et à jeun, toutes les sept merveilles du monde. C'est une grande table à trente couverts, chargée de deux monstrueux pâtés, et cattrés, tutti frutti, et coctéri. Une dame qui a vuille à ces apprêts, et des Messieurs employés dans la fonderie nous font les honneurs du repas qui est absorbé . . . il faut voir comme. Ce qu'il y a de facheux, c'est qu'il faut bientôt prendre congé de nos hôtes, et en particulier de M. M. Duval et Delaplanche. En effet, nos cochers s'impatientent pendant que nous courons les heures si doucement.



Un peu plus loin qu'Ardon, commence le ruban des rubans, de Riddes à Martigny, c'est trois lieues devant soi, perspective indéfiniment indéfinie, sans compter le clocher de Martigny qui, place au bout, paraît comme trois lieues encore au delà. Aussi est-il reçu de tout temps qu'on ne fait pas cette route à pied.

Halte à Martigny, pour les chevaux. Entrés dans la chambre à manger, nous y trouvons l'in-

véritable vieux Bernois qui trinque avec les deux Jésuites, les quels ont quitté un moment le bréviaire. Ils ne tardent pas à l'aller reprendre, mais ils laissent sur la table un nombre de bouteilles vides tout à fait rassurant.

D'autre part les cochers, pour laisser manger les chevaux, se mettent à boire si longuement que M. Coffer est obligé de se fâcher pour obtenir qu'ils veuillent bien nous conduire outre, c'est à dire jusqu'à Bex, d'où ce même soir nous prenons nos jambes, et poussons jusqu'à Villeneuve. La marche est nocturne et intermittente, néanmoins on atteint l'hôtel. Avez-vous des lits? — Oui, combien? — Un. — C'est décidément trop peu pour vingt-huit.



Hélas! il y a deux auberges à Villeneuve. Dans l'autre nous trouvons sept lits que l'on portait quatorze par d'habiles combinaisons, en sorte qu'au bout du compte tout le monde trouve une place pour reposer sa tête.

Dix-neuvième et dernière Journée.

Nous approchons du dénouement. Voici le bateau à vapeur. Au bout de cette plaine liquide est le quai d'où nous sommes partis il y a dix-neuf jours. Déjà nos pensées nous y dévorent, car chacun a des parents à revoir, ou des lettres de sa famille à lire. Ce charmant voyage rentre dans le domaine du passé et l'on en parle déjà comme d'une chose accomplie. Tant c'est chose différente de s'éloigner de la classe ou de s'en rapprocher, tant les souvenirs ressemblent peu à

l'espérance, tant enfin la clôture des vacances a par elle-même quelque chose de mélancolique?

Quoiqu'il en soit, il est difficile que jamais cette route que nous avons parcourue soit refaite avec plus d'agrément, d'entrain et de gaieté. Ceci tient sans doute en grande partie à la jeunesse des voyageurs, tous dispos, rieurs, sans infirmités ni soucis; mais cela tient aussi au mode de voyager qui rehausse par un peu de peine ou de fatigue toutes les petites douceurs qui se peuvent rencontrer et leur donne un prix tout particulier. Les chais après la marche, les repas après la fatigue, les villas après les bois, le séjour après les journées de route, voilà ce qui donne du piquant à toutes ces choses et aux souvenirs qu'on ne manque pas d'en conserver. Mais ce qui ne dépend pas de ce mode de voyager et ce qui a néanmoins jeté sur cette excursion un agrément singulier, c'est l'hospitalité affectueuse de tant de personnes qui ont bien voulu contribuer à nos plaisirs.

Après une heureuse navigation, nous touchons au port, le Vendredi, quatre Octobre à quatre heures du soir.

Fin.

